

COLLECTION

« *Philosophie — d'autre part* »

Frédéric Neyrat

Instructions pour une prise d'âmes

Artaud et l'envoûtement occidental



éditions de La Phocide

« Le monde de la terre actuelle, et spécialement le monde de la terre européenne actuelle, est mené par des séries d'envoûtements concertés et calculés qui reviennent par périodes et visent à maintenir la conscience séculaire de l'homme dans l'abêtissement dans lequel on ne peut que la voir de plus en plus sombrer ».

Antonin Artaud, *Histoire vécue d'Artaud-Mômo*

« Le délire n'est qu'une manière d'administrer poétiquement la justice ».

Sylvère Lotringer, *Fous d'Artaud*

Parasite parasité

Parler d'Artaud, c'est occuper d'emblée la place d'un jeteur de sorts.

D'un « succube », d'une goule ou d'un vampire lorsqu'on se prend à écrire sur Artaud, ce qui voudra toujours dire, qu'on le veuille ou non, écrire sur son dos.

Et profiter de son corps littéraire en utilisant ses propres mots, lui qui cherchait obstinément à ne pas les « employer » afin de construire un autre rapport à la langue, une relation très spéciale de l'écrit au dessin.

Et tenter de lier par discours, chaînes causales et autres procédures « policières » ses organes disséminés, lui qui cherchait un corps délié de tout automatisme, un corps dont on ne pourrait plus jouir.

Et combler les trous. Arrondir les angles. Racommoder l'ensemble.

Mais garder le silence, désertier le support de la langue écrite, ne pas répercuter la « foudre » d'Artaud, ce serait participer à l'« envoûtement » dont il a été l'objet, ce sortilège qui consistait à l'empêcher de parler par voie d'enfermement, électrochoc ou censure. Et si l'on empêche quelqu'un, quelque chose, un peuple ou un monde d'exister, ce n'est jamais pour rien, ce n'est jamais

par hasard, il y a une économie politique de l'envoûtement : on programme le silence afin de produire d'autres paroles ; un corps n'est affaibli que pour avoir favorisé le développement d'autres formes de vie ; une civilisation ne se construit qu'après avoir colonisé, parfois exterminé une autre civilisation... Dans le silence des êtres « suicidés », il faut savoir entendre l'expropriation des forces vives, le bruit régulier de la machine-qui-pompe.

« Pauvre Artaud. Qu'est-ce qui lui arrive ! Rien ne lui aura été épargné, à ce Mômô. Rien. Pas même à la survie de son spectre, pas même la plus équivoque, et cruellement ambiguë, la plus vaine et la plus anachronique des revanches »¹ : l'exposition de ses œuvres dans un musée, le commentaire universitaire...

On ne sort pas de ce dilemme. En sortir serait encore pire, ce serait l'envoûtement définitif.

*L'assignation au dilemme, c'est la victoire d'Antonin Artaud.
Sa défaite.*

Sa victoire.

* * *

Je serai donc parasite – mais parasite parasité, succube succombé. Envoûté d'une certaine manière, tombant dans les trous qu'Artaud a ouvert sous nos pieds, réceptif à sa pratique de la

¹ Lignes qui concluent l'essai de Jacques Derrida, *Artaud le Moma* (Paris, Galilée – Écritures/figures, 2002, p. 104.). Le motif de ce texte est déjà présent en 1965, dans « La parole soufflée » : « Artaud a voulu interdire que sa parole loin de son corps lui fût soufflée » (*L'écriture et la différence*, Paris, Seuil – Points, 1979, p. 261) – on aura, hélas, « pris » ses « déchets » pour des « œuvres » – pour reprendre la formule du *Pèse-Nerfs* (in *L'Ombilic des Limbes*, Paris, Gallimard – Poésie, 1988, p. 100. Noté [OL]). Même motif, même précaution chez Florence de Mèredieu (*Antonin Artaud, portraits et gris-gris*, Paris, Blusson, 1984, p. 7).

conjuración « artistique ». Mais un réceptacle orienté par une attention singulière accordée au politique parlant à travers son corps en souffrance. Pourquoi cette orientation ? Sans doute parce qu'elle constitue le seul et l'unique moyen de ne pas tomber définitivement dans le psychologisme, ou le philosophisme.

Pour lutter contre le bio-psychologisme, le bio-graphopsychologisme, il ne suffit pas de conspuer les psychiatres qui l'ont « envoûté » pour aussitôt après interpréter les « délires » d'Artaud². On ne va tout de même pas réduire Artaud à ce Moi qu'il a toujours déclaré ne jamais posséder. Et l'on va tout au contraire étendre l'analyse aux dimensions de la société, de l'Europe, du monde. Car ce que transite le corps littéraire d'Artaud, ce qui ne passe à travers lui qu'à nous rester en travers de la gorge, c'est l'actuel débordant fait de mémoire non-écrite. Artaud le Mémô souffre de l'impossible réminiscence de l'histoire politique occidentale, de sa modernité coloniale. Et le dit.

On peut souffrir en silence, c'est même parfois ce qu'on nous demande, c'est même souvent la seule possibilité. Mais voilà, il s'est

² En conséquence, nous ne pouvons suivre sur ce point les analyses d'Evelyn Grossman, lorsqu'elle évoque les « fragments de corps détachés, projetés et qui reviennent par un mécanisme de rétorsion persécutoire l'envoûter [nous soulignons] » ; c'est à partir de ces mécanismes qu'elle interprète l'« appareil à influencer d'Artaud, sa « machine » persécutrice » : « appareil à produire les électrochocs, machine radiophonique, machine de guerre des Américains ou encore machine sociale dans son ensemble » (E. Grossman, *Artaud, « l'aliéné authentique »*, Lei Scheer – Farago, 2003, pp. 32-33). Notre essai consiste plutôt à montrer que l'envoûtement n'est pas réductible au délire d'Artaud, au retour dans le réel de ce que le sujet Artaud-parano n'a pas symbolisé, et il nous faut, avec Artaud, tout inverser : l'envoûtement décrit *ce que l'Occident n'a pas symbolisé* – une étude qui partirait des acquis de la psychanalyse devrait montrer comment ces deux forclusions ont pu se superposer. En attendant, nous dirons que ce qui revient dans et comme le réel non symbolisé de l'Occident, c'est Mômô l'Artaud, notre hallucination collective.

passé quelque chose d'inexplicable, quelqu'un a trouvé le moyen de dire quelque chose là où, normalement, c'était impossible.

Quelqu'un de l'autre côté, qui n'aurait pas dû parler, nous parle de ce côté-ci.

« Dix ans que le langage est parti »³ – quelqu'un est parti du langage en l'emportant avec lui.

Et ce n'est pas tout. Car ce fut dit, et bien dit, alors même qu'une certaine « maladresse » fut explicitement revendiquée par Antonin Artaud. À la manière dont le poète Tarkos un jour à Rodez déclara : « Artaud, c'est de la bonne », nous disons à notre tour :

« Artaud, c'est de la bonne catanalyse cet accident de langage, cet humour sans teint, cette cure de mémoire-trou, cet improbable sujet cramant qui n'aurait pas dû parler et qui parle pourtant, et décivilise la société occidentale ».

* * *

Artaud ne voulait rien sauver, car sauver, c'est continuer la Grande Occultation, en rajouter sur l'Esprit. Or il n'y a jamais eu autant d'Esprit qu'aujourd'hui. Aussi bas soit-il⁴ – car on n'a jamais demandé à l'Esprit d'avoir de l'esprit, ce n'est pas nécessaire, il suffit qu'il occulte le corps. Et telle est sa fonction immémoriale. Pourtant, « l'inconscient reculé de chaque être en sait plus

³ « Dix ans que le langage est parti, / qu'il est entré à la place / ce tonnerre atmosphérique / cette foudre, / devant la pressuration aristocratique des êtres » (A. Artaud, *Œuvres*, Paris, Gallimard – Quarto, 2004, p. 1512. Ouvrage noté désormais [Q]). Cf. le commentaire de Derrida [*Artaud le Moma*, op. cit., p. 35 et suiv.].

⁴ De fait, nous renvoyons ici aux thèses de Bernard Stiegler relatives à la « baisse de la valeur esprit » (selon la formule de Paul Valéry). Il nous faudra en discuter ailleurs.

long que tous les esprits enregistreurs »⁵. Alors, reculons, jusqu'aux scènes primitives de la colonisation occidentale.

Pour voir quand cesse, et comment cesse la bande vierge.

Comment la bande vierge planque l'« inné »⁶,

l'être en contre-bande

qui ne s'enregistre pas

mais cherche la désintégration.

⁵ A. Artaud, O. C., t. XXIII, Paris, Gallimard, 1987, p. 105.

⁶ A. Artaud, O. C., t. I*, Paris, Gallimard, 1984, p. 9.

L'envoûtement occidental

« Le monde de la terre actuelle, et spécialement le monde de la terre européenne actuelle », nous dit Artaud, « est mené par des séries d'envoûtements concertés et calculés ». Quelle signification autre que délirante accorder à une telle déclaration ? Mais quelle signification accorder au délire ? Et si le terme d'envoûtement était le seul apte à désigner une réalité qui manque de mots, et qui en manquera toujours ? Ou très longtemps, aussi longtemps qu'il sera encore possible de parler de l'« Occident ».

C'est vers cette réalité originaire de la « terre européenne » que nous tirent les écrits et les dessins d'Artaud, ils nous incitent à penser la coïncidence de cette origine avec ce qu'Antonin Artaud a enduré. L'origine de l'envoûtement occidental. Pas seulement la « sorcellerie capitaliste »¹, mais plus encore, l'envoûtement issu de l'alliage, plus que de l'alliance, entre le capitalisme, le monothéisme et la technoscience, un alliage meurtrier qui est l'objet de *Pour en finir avec le jugement de Dieu* : l'« impérialisme guerrier », « Jésus »

¹ Philippe Pignarre et Isabelle Stengers définissent le capitalisme comme un « système sorcier sans sorciers qui se pensent tels » (*La sorcellerie capitaliste – pratiques de désenvoûtement*, Paris, La Découverte, 2005, p. 59).

et la « fécondation artificielle », c'est la civilisation occidentale saisie en ses origines et en son devenir, c'est avec ce nouage qu'il faut en finir.

Car la culture occidentale *laisse sur sa faim*. Et ce n'est pas une métaphore, Artaud a crevé de faim pendant les périodes d'internement qui ont précédé Rodez². « Jamais », écrivait-il quelques années avant son internement, « jamais quand c'est la vie elle-même qui s'en va, on n'a autant parlé de civilisation et de culture ». Jamais autant qu'aujourd'hui ajouterait-on, où l'on nous rabat les oreilles sur le « *clash* » des « *civilizations* » – une idée d'Américain (Samuel P. Huntington), qui sert à masquer les pratiques éco-terroristes de nos États, lorsqu'ils font mourir la vie par tous les bouts. Or « le monde a faim », et « il ne se soucie pas de la culture » : c'est « artificiellement que l'on veut ramener vers la culture des pensées qui ne sont tournées que vers la faim ». Pour cette raison, l'important n'est pas de « défendre une culture dont l'existence n'a jamais sauvé un homme du souci de mieux vivre et d'avoir faim », mais « d'extraire de ce que l'on appelle la culture, des idées dont la force vivante est identique à celle de la faim »³. Il ne s'agira donc pas pour Artaud de rétablir la culture dans ses Droits, de sauver la civilisation, ou de nous sortir de la décadence. Car sauver cette civilisation, c'est donner faim⁴. Non, ce qu'il faut, c'est lâcher des idées affamées, des idées qui auront été retenues pendant si longtemps qu'elles feront feu de tout bois, qu'elles *mangeront* – comme on le dit d'un sort jeté – *ce qui donne faim*.

² S. Lotringer, *Fous d'Artaud*, Paris, Sens & Tonka, 2003, pp. 20-26.

³ A. Artaud, « Le théâtre et la culture » in *Le théâtre et son double*, Paris, Gallimard – Idées, 1977, p. 9. Noté désormais [TD].

⁴ Jean-Paul Curnier écrit qu'Artaud ne cherche pas l'« *amélioration* de tout ce qui est », mais à identifier « *ce dont il faut se débarrasser* » (*À vif*, Paris, Lignes – Manifeste, 2006, p. 26).

Car ce qui importe est de faire cesser la famine, et de pouvoir « manger en paix », « sans vampire larvé entre les fentes de son dentier »⁵. Le problème, ce n'est pas la culture, c'est de savoir ce qui se passe dans l'intestin. Lieu de vérité pour toute culture. Sur ce point, comme sur tant d'autres, Artaud poursuit le matérialisme physiologique de Nietzsche : « “Dieu”, “l’immortalité de l’âme”, “le salut”, “l’au-delà”, ce sont là des conceptions auxquelles je n’ai pas accordé d’attention, au sujet desquelles je n’ai pas perdu mon temps [...]. Une autre question m’intéresse bien davantage et le salut de l’humanité en dépend bien plus que d’une quelconque curiosité pour théologiens, c’est la question de la *nutrition* »⁶. Question essentielle, car « tous les préjugés viennent des intestins »⁷. Nietzsche, inventeur de la *hard ecology* (avant que ne naisse, un siècle plus tard, la *deep ecology* d’Arne Naess). Et à l’autre bout de la chaîne, après Nietzsche, après l’aliment, sa suite logique, l’excrément : « ce qui importe, ce n’est pas de savoir comment être, mais comment bien faire caca » [SS, 66]. Écologie du déchet – *trash ecology*...

C’est l’« envoûtement » qui provoque famine et douleur. Le monde est envoûté, « nous sommes tous envoûtés », personne n’y échappe, « il y a une affaire de possession mondiale qui dure et n’est pas encore réglée, et ceux qui ne veulent pas le croire font partie du clan des envoûteurs »⁸ – mais qu’est-ce qu’un envoûtement ? Et quelle est la spécificité de l’envoûtement occidental ? Car il y a plusieurs sortes de magies dans le monde, et elles s’affrontent. À la « magie civique » qui affame, abêtit et

⁵ A. Artaud, *Suppôts et supplications*, Paris, Gallimard – Poésie, 2006, p. 39. Dorénavant noté [SS].

⁶ Nietzsche, *Ecce Homo*, Paris, Mille et une nuits, 1996, pp. 39-40.

⁷ *Ibid.*, p. 44.

⁸ A. Artaud, *O. C.*, t. XXVI, *Histoire vécue d’Artaud-Mômo*, Paris, Gallimard, 1994, p. 49. Dorénavant noté [HV].

suicide, qui a eu raison de Baudelaire, de Poe, Nerval, Nietzsche, Kierkegaard, Hölderlin, Coleridge, van Gogh ... et Artaud, Artaud oppose une magie « alchimique », un théâtre « rituel et magique », une poésie formatrice d'ombres nouvelles⁹ capables de redonner le désir de manger à celui qui n'éprouve plus qu'une *faim sans appétit*. À n'en pas douter, c'est la guerre, elle est mondiale et touche désormais toutes les populations. L'ennemi principal, c'est le capitalisme, le parasitisme et le vampirisme sans frontière, transnational, transgenre du capitalisme prédateur qui commence toujours par coloniser ce qui ne lui appartient pas, pour en jouir.

Mais le capitalisme n'est pas qu'une affaire politique et économique, le capitalisme est une thèse sur l'être, sur le vivant, sur le rapport de la nature à la culture, sur le rapport du corps à l'esprit. Et cela, c'est Artaud qui nous permet de l'appréhender, il nous permet de comprendre l'ontologie du capital et ce que le capital engramme des monothéismes et des spiritualismes qui l'ont précédé. C'est dire à quel point l'ennemi est puissant. Et pourtant, c'est bien d'abord le Mal et ses origines qu'il s'agit de commencer par penser : « ça va mal, très mal, épouvantablement mal, pourquoi ? » [HV, 54].

Et pour en finir avec quoi ?

⁹ Sur la différence entre les ombres fausses et celles « autour desquelles s'agrège le vrai spectacle de la vie », cf. [TD, 16-17].

Essai sur les données immédiates de l'Occident

Pour en finir avec le jugement de Dieu – mais de quoi s'agit-il ?

D'un texte politique à la logique impeccable. Et c'est sans doute pour cela que sa radio-diffusion fut en son temps interdite. Ce texte expose ce que l'on pourrait appeler les données immédiates de l'Occident, celles que l'on peut voir, identifier facilement à supposer que l'on ait le courage d'y regarder d'assez près. Il nous faut commencer par lire cet essai d'une extrême densité chapitre par chapitre, en donnant à notre analyse la même fermeté qu'Antonin Artaud a donnée à ses affirmations. C'est le seul moyen que nous ayons en notre possession pour justifier la thèse pour le moins étonnante d'un « envoûtement » occidental.

« *J'ai appris hier...* » – chapitre 1¹

Ce qu'a appris Artaud de fraîche date, c'est de quoi justifier son attaque « contre le capitalisme américain »². Artaud dé-

¹ Nous renvoyons à l'ensemble du texte intitulé « *Pour en finir avec le jugement de Dieu* » (in *O. C.*, t. XIII, Paris, Gallimard, 1983. Noté [PF]). Notre découpe par chapitre est, nous semble-t-il, assez fine pour faire l'économie d'inutiles notes en bas de page.

² Comme Artaud le précise par ailleurs dans un texte relatif à *Pour en finir avec le jugement de Dieu* [Q, 1671].

nonce une « pratique officielle », « l'épreuve dite de la liqueur séminale ou du sperme » : demander à un enfant, nouvel entrant dans une école publique américaine, « un peu de son sperme afin de l'incérer dans un bocal et de le tenir ainsi prêt à toutes les tentatives de fécondation artificielle ». Pour augmenter le nombre de soldats, et « démontrer par les vertus écrasantes de la force / la surexcellence des produits américains, / et des fruits de la sueur américaine sur tous les champs de l'activité et du dynamisme possible de la force ». Au motif qu'« il faut produire, / il faut par tous les moyens de l'activité possibles produire, remplacer la nature partout où elle peut être remplacée » par des « faux produits fabriqués », par les « ignobles ersatz synthétiques », par les « produits de synthèse ». Artaud exhibe le nœud du capitalisme et de la techno-science dans la guerre.

Sans pour autant défendre la Nature contre l'ersatz et le synthétique : jamais on ne lira sous la plume d'Artaud, en tous les cas jamais très longtemps, l'affirmation d'un partage du type nature/culture, de même que ses dessins, nous le verrons, rendent les deux indiscernables. « Je crois en une seule chose : que l'homme n'est pas soumis à la nature mais qu'il est très capable de la soumettre et que c'est tout ce que cette pute attend », « je ne crois pas en des valeurs spirituelles » [HV, 40]. Aucun spiritualisme de la Nature opposé à la Technique, aucun signe de la « protestation écologico-naturaliste » que Derrida craignait de voir en cette œuvre³, non, il s'agit seulement pour Artaud de rendre visible le *crime organisé* par les Américains de

³ Derrida déclare « résiste[r] » à ce qui, « dans cette œuvre [...], au nom d'une réappropriation de soi, consonne avec une protestation écologico-naturaliste, avec la contestation de la bio-technologie, des reproductions, des clones », etc. (*Artaud le Moma*, op. cit., p. 19) ; mais Artaud savait pertinemment y résister !

son temps, leur mode de « mobilisation totale » pour emprunter au lexique de Jünger. Une mobilisation totale de l'étant qui commence par un forçage de la Nature, et d'abord de l'enfant, car c'est bien cela l'« épreuve de la liqueur séminale », *c'est l'enfant qu'on ne laisse plus être enfant*. Et c'est pour cela qu'il reviendra un jour le Mômô, le môme furieux, pour demander des comptes.

Le forçage américain conduit à la mort une chair à canon synthétique, tout en préservant l'état-major de tout combat, de toute exposition à la mort : « je ne savais pas les Américains un peuple si guerrier » nous dit Artaud, et pourtant les Américains montent toujours au front parés « d'incommensurables armées de tanks, d'avions, de cuirassés qui leur servaient de bouclier. / J'ai vu beaucoup se battre des machines / mais je n'ai vu qu'à l'infini / derrière / les hommes qui les conduisaient ». Voici la scène d'un envoûtement, la production industrielle de l'*Amérique*, l'esprit guerrier de derrière les chars. On en aura vu d'autres depuis, on aura vu apparaître des Drones, des guerres « zéro mort », on aura connu l'opération « Tempête du désert ».

Contre CETTE Amérique, Artaud fait surgir la figure de l'Indien, l'*occulté américain*, l'« abjecté ». Car le but de cette radio-diffusion qui n'a pas eu lieu était de « dénoncer » chez le « peuple américain qui occupe toute la surface de l'ancien continent indien, une résurrection de l'impérialisme guerrier de l'antique Amérique qui fit que le peuple indien d'avant Colomb fut abjecté par toute la précédente humanité ». Le peuple américain, ça fait « manger » à ses bêtes « les dernières tonnes de morphine vraie qui peuvent lui rester pour la remplacer par des ersatz de fumée ». « En face » de ce peuple, « j'aime mieux le peuple qui mange à même la terre le délire d'où il est né » : les Tarahumaras, le peuple des Tarahumaras qui « crève la croix », qui « tue le soleil pour installer le royaume de la nuit noire ».

Nous avons désormais la triade à partir de laquelle penser l'Occident : la technique, le capitalisme renaissant sous l'impérialisme guerrier sont accrochés au monothéisme. Et nous avons le nom de l'Autre de l'Occident.

« *Tutuguri, le rite du soleil noir* » – chapitre 2

« Nous n'aurons pas la paix sur terre tant que dieu sur la terre occupera un seul cœur humain » [HV, 64]. C'est clair, non ? On croit voir des variations chez Artaud, parfois il semble invoquer Dieu, mais *Artaud ne croit en Dieu que lorsqu'il est malade*, et interné. Il suffit de voir l'évolution des textes consacrés aux Tarahumaras : quand Artaud va mieux, qu'il a moins faim, qu'il n'est plus sous électrochocs, qu'il ne doit plus supplier Ferdière, il parle de son « délire » à propos du Christ, il emploie le mot de « délire », et c'est le seul emploi positif de ce terme que l'on pourra trouver dans ses écrits. Ma « conversion » au Christ dit-il, *c'était un « envoûtement »*⁴. Freud ne lui aurait pas donné tort, lui qui compare souvent la religion à une psychose.

On dira pourtant que le problème n'est pas là, que l'affaire est plus grave : Artaud dit aussi qu'il est Dieu, ou Jésus. Mais ce n'est ni Dieu le Père, ni vraiment, nous en reparlerons, Dieu le Fils et surtout pas, Dieu l'en préserve, l'Esprit Saint, c'est « cette espèce de chose innommable entre le gouffre et le néant », « qu'on n'appelle ni ne nomme »⁵ *et qui pourtant a pris le nom d'Artaud*. C'est pour cela que le « ton majeur » du

⁴ A. Artaud, *Les Tarahumaras*, Paris, Gallimard – Folio Essais, 1987, p. 43 et 67. Noté désormais [T]. Cf. aussi : « je chie sur le nom chrétien » [O. C., t. I*, p. 13]. Somme toute, plus Artaud est faible et malade, plus il pense qu'il existe un Dieu différent de lui...

⁵ A. Artaud, O. C., t. XIV**, Paris, Gallimard, 1978, p. 146.

rite du soleil noir est « L'ABOLITION DE LA CROIX », car la Croix désigne un funeste moment de communication entre les hommes et Dieu.

Abolir la Croix pour créer de nouveaux croisements, fonder de nouvelles alliances, libérer les devenirs : « ils déplantent / les croix de terre / et l'homme nu / sur le cheval / arbore / un immense fer à cheval », un nouveau signe qui se substituera au signe de croix, « qu'il a trempé dans une coupure de son sang ».

« La recherche de la fécalité » – chapitre 3

L'abolition de la croix ouvre la possibilité d'un athéisme inouï. Sa formule n'est pas « Dieu est mort », qui est encore la formule du croyant dépité, traînant avec elle son cortège d'ombres, mais Dieu est « un groupe incalculable de morpions ». Certes cette formule s'inscrit dans la veine de la modernité qui, avec Badiou, avec Deleuze, transforme l'athéisme du Dieu mort, du Dieu qui aurait été vivant, en la pure et simple affirmation de l'infini. Michaux : « j'ai vu des milliers de dieux » – mais quels milliers, quel infini ? L'infini, c'est l'abolition de l'Un de Dieu, la destruction en acte de la ponctualité transcendante ; c'est pourtant Dieu encore, dans les formes de la beauté propre au chant de l'infini⁶. Avec les morpions, on change de registre – on hésitera à deux fois avant que de mettre les pieds dans ce mauvais plan d'immanence... Les pieds, disons plutôt le sexe autour duquel ce Dieu infinitésimal fait corolle. Rien à sauver chez ces bestioles.

Suivons le raisonnement d'Artaud, qui commence par la question suivante : « Dieu est-il un être ? ». Première réponse possible : « S'il en est un c'est de la merde ». Rappelons que ce

⁶ « Car même l'infini est mort, / infini est le nom d'un mort » [Q, 1565].

chapitre s'ouvre ainsi : « Là où ça sent la merde / ça sent l'être ». L'ontologie d'Artaud est une scatologie. Car le fait-d'être, soit le il-y-a de l'étant, est l'effet d'une décision d'existence, elle aurait pu ne pas être, « L'homme aurait très bien pu ne pas chier, / ne pas ouvrir la poche anale, / mais il a choisi de chier [...]. C'est que pour ne pas faire caca, / il lui aurait fallu consentir / à ne pas être / mais il n'a pas pu se résoudre à perdre / l'être, / c'est-à-dire à mourir vivant ». L'étant est sous condition d'une décision ontologique qui a fait de l'être un étron – en langage heideggerien, on dira que l'étron, c'est l'oubli de l'être... Mais, seconde réponse possible, « S'il n'en est pas un / il n'est pas. / Or il n'est pas ». Voilà qui résiste à l'interprétation. Proposons pourtant de traduire ainsi : Dieu n'est pas – même s'il était, ce serait de la merde.

Car Dieu certes n'est pas, mais il n'est pas d'une étrange manière, et son *étrange manière de ne pas être* est le fond de l'affaire. Artaud serait sans doute d'accord pour dire avec le Nietzsche du *Crépuscule des idoles* que l'être est une « fiction », à ceci près qu'ils n'entendent pas tous deux cette fiction de la même façon : « Or il n'est pas, / mais comme le vide qui avance avec toutes ses formes » – jusque là, Nietzsche et Artaud demeurent sur la même longueur d'onde – « dont la représentation la plus parfaite / est la marche d'un groupe incalculable de morpions » – et, là, on n'est plus vraiment chez Nietzsche ; Apollon aux abonnés absents.

Demeure une question, essentielle : est-on condamné au caca, et aux morpions ? Certainement pas, on le pressent, car l'homme *aurait pu* ne pas consentir à déféquer, c'est-à-dire à être de telle sorte que le vide du Dieu-qui-n'est-pas s'avance sous la forme absolument informe des morpions. « L'être ça ne se voit pas. car ça n'est pas » [SS, 66], et il n'y a rien en dehors de l'être. Hors de l'étant, point d'être, rien – rien, *si ce n'est ce qui empêche d'être*. Pour « en finir », il faudra trouver

une solution purement immanente, en commençant par « renier le baptême et la messe »⁷, voilà les premiers soins, à effectuer en urgence pour guérir l'étant. Renier le baptême et la messe « afin d'y finir le JUGEMENT DE DIEU ». S'il n'y a pas de jugement dernier, c'est « que je me suis rendu compte / il n'y a pas si longtemps / qu'il n'y avait même pas eu de jugement premier. / Personne n'a été jugé par personne avant de naître, / si bien que tout le monde et chacun est né / au hasard / et du hasard » [Q, 1563]. Le jugement de Dieu fixe l'être là où il y a la contingence.

Contre la magie des sacrements qui fixe l'être et le donne pour mort, il faudra la Grande Magie. D'abord pour changer d'infini : « Deux routes s'offraient » à l'homme, « celle de l'infini dehors / celle de l'infime dedans. / Et il a choisi l'infime dedans ». Ensuite pour casser la fausse conscience et le savoir qui y est attaché, au profit d'un non-savoir qui est l'ouverture au bon infini ; ce qu'explicite le chapitre suivant.

« *La question se pose de...* » – chapitre 4

« Après l'ordre / de ce monde / il y en a un autre / Quel est-il ? / Nous ne le savons pas » écrit-il, « Le nombre et l'ordre des suppositions possibles dans ce domaine / est justement / l'infini ! / Et qu'est-ce que l'infini ? / Au juste nous ne le savons pas ! / C'est un mot / dont nous nous servons / pour indiquer / l'ouverture / de notre conscience / vers la possibilité / démesurée, / inlassable et démesurée ». Parce que la conscience est néant, « un néant / dont nous nous servons / pour indiquer / quand nous ne savons pas quelque chose / de quel côté / nous ne le savons / et nous disons / alors / conscience, / du côté de

⁷ Cf. aussi *l'Adresse au pape* [A. Artaud, O. C., t. I*, p. 13].

la conscience / mais il y a cent mille autres côtés ». Nom restreint de l'ignorance, la conscience est l'index du non-savoir qui doit s'ouvrir sur l'infini. Ouverture qui pourra « faire place » au corps, non pas au corps désirant, ou délirant, mais au corps souffrant qui a « faim sans appétit », qui s'éprouve dans la douleur parce qu'un « gaz puant se forme au dedans » de lui. « La présence / de ma douleur / de corps », voilà, écrit Artaud, ce que « je sens / à ce que ça veut / SORTIR ». Car on « presse » le corps d'Artaud, on le « pressure » et on le « trait ». Ça sent l'envoûtement à plein nez.

« Conclusion » – chapitre cinq

Ou les Indiens plutôt que les Américains. Car les Indiens d'avant Colomb, les Indiens d'avant l'impérialisme et le capitalisme américain formaient « un peuple étrangement civilisé ». Et ce « contrairement à tout ce qu'on pourrait croire ». Contrairement aux conclusions d'une anthropologie qui oscille entre la promotion de la Civilisation occidentale et ses valeurs incomparables, et l'affirmation relativiste de la civilité de tous ses Autres, des Autres auxquels on aura soustrait toute altérité afin de les ramener à une différence acceptable, comptable, comparable, symétrique. Oui, les Indiens étaient civilisés – *mais* « étrangement », et c'est cela qui compte, c'est cela qu'on occulte. Car elle est bien étrange, cette civilisation « basée sur le principe exclusif de la cruauté ». La cruauté consiste à vouloir « extirper par le sang et jusqu'au sang dieu, le hasard bestial de l'animalité inconsciente humaine, partout où on peut la rencontrer ». Extirper dieu, ces « microbes », ces « bêtes sans nombre » qui sont produits par l'homme aux moments de ses « tremblements inspirés », de ses « pulsations » liées à sa nature d'« animal érotique ».

Lorsqu'une civilisation manque de cruauté, c'est-à-dire lorsqu'elle cède à Dieu et aux microbes, lorsqu'elle leur fait ou plutôt leur fiche la paix, elle fait la guerre au monde. « Savez-vous avec quoi les Américains et les Russes font leurs atomes ? Il les font avec les microbes de dieu ». Un mauvais infini se substitue à l'autre. Ne croyez pas un seul instant à la mort de Dieu, n'accordez pas une once de crédit à la dite laïcité, qui n'est que le nom d'une transformation de Dieu, sa résurrection insoupçonnée, invisible aux yeux républicains : « on a réinventé les microbes afin d'imposer une nouvelle idée de dieu ». L'avatar de Dieu, c'est la Bombe. La Bombe A, c'est la Bombe D. Et la Bombe monothéiste, c'est la bombe microbienne. C'est cela, la *prolifération nucléaire*. La guerre froide ? Une simple période de latence, une lente incubation qui, en ce début de troisième millénaire, manifeste au grand jour sa virulence.

« Vide qui avance avec toutes ses formes », forme industrielle, éco-technique de Dieu, la Bombe M – Monothéiste et Microbienne – est ce qui empêche matériellement et définitivement d'exister. C'est l'envoûtement par excellence, trop bien réussi, invisible à l'œil qui ne consent pas à tomber au niveau du sol. Nouvel usage de Dieu sans doute, mais Dieu n'est plus la cause suprême, *c'est l'homme désormais qui est en Cause* : « si personne ne croit plus en dieu tout le monde croit de plus en plus en l'homme ». L'anti-humanisme d'Antonin Artaud trouve ici son origine, une lutte à mort contre l'humanisme occidental qui oblige à tout reprendre depuis le début. Depuis le corps, qui est « mal construit ». L'homme occidental, il faut le faire « passer une fois de plus mais la dernière sur la table d'autopsie pour lui refaire son anatomie ». La mort de l'homme, ce n'était pas une métaphore pour Artaud, mais l'exigence de nouveaux croisements dans l'existence.

Postface

Notre postface. En finir avec le jugement de Dieu, c'est en finir avec

le corps mal fait de l'être humain,

avec l'être humain et

l'humanisme,

sa faim,

son caca,

son savoir

et la fausse conscience qui lui est attachée,

l'infime dedans,

le bel infini,

le néant qui n'est pas mais s'avance sous la forme de morpions,

Dieu,

la Bombe M,

la guerre unilatérale

et ses dommages collatéraux,

la paix qu'on nous fiche,

le remplacement de la Nature,

l'enfance qu'on ne laisse pas être,

l'être fixé.

Cela fait beaucoup. Et il y a de quoi parler d'envoûtement.

De l'envoûtement

Il arrive des choses épouvantables au corps d'Artaud, il en arrive à foison, plus que de raison, et la souffrance d'Artaud est infinie. On profite de son corps, on le pompe, on le suce, le croque et l'escroque, c'est comme un *self-service* qui aurait la particularité d'être ouvert jour et nuit, à tous et intégralement gratuit. Si l'on fait ainsi des folies de son corps, il doit bien y avoir une raison.

On jouit, on empêche, on suicide

« Voilà donc des années qu'en ce qui [me] concerne mon corps sert de râtelier, de mangeoire à toute une humanité, / telle nation occupe les poumons d'Artaud, telle autre son cœur, telle autre sa rate, telle autre sa tête, etc. / mais toutes les nations ont leur broutoir principal, leur cuvette à pus, leur auge à figues, à saloperies, à parsementeries, à galipettes, à clystères, à taille pompier, et leur bénitier dans son sexe... Et la place de la Concorde n'est pas un carrefour si couru que mon os iliaque, mon sacrum, mon pubis, et enfin mon petit kiki ». Le corps d'Artaud est « parasité » par des êtres qui sont « occupés » à le « déguster », le « sucer », le « pomper » [HV, 19-20]. Nul ne sait ce que peut un corps ? Sans doute, mais c'est au miroir de cette formule que s'éprouve le corps d'Artaud : nul ne sait tout ce qu'on peut lui faire.

Pomper, c'est empêcher. Van Gogh est empêché parce que pompé. La « magie civique » [PF, 18] qui s'est abattue sur le peintre a commencé par lui prendre son énergie, à la manière d'une « suscion », on a joui de son corps contre son gré. Au point qu'il en devienne impuissant, qu'il ne puisse plus rien dire ou faire : « La magie est tout simplement d'imposer silence aux êtres par la force du souffle volonté et pensée, la magie noire fut jusqu'à aujourd'hui de nouer chez autrui le départ du souffle dans ses cuisses, son utérus ou son anus, ou d'avaler des consciences dans sa langue et son palais obscénement. C'est ce que des quantités de gens de par la terre réunis en secte ou isolément ne cessent de faire et c'est pour m'empêcher de les désigner qu'on m'a enfermé pendant 9 ans dans un asile d'aliénés » [SS, 118]. Il s'agit donc d'empêcher de parler, mais plus profondément *il s'agit d'empêcher d'être*. Par exemple empêcher Artaud d'être dieu, en prévenir la possibilité, *to prevent from* comme cela se dit si bien dans la langue anglaise : « c'est en prévention d'être dieu / que moi / Antonin Artaud / ai été martyrisé pendant des siècles et des siècles » [SS, 302]. Artaud n'est certes pas le Dieu des monothéismes qui n'a fait que dissimuler le fait que « dieu de son vrai nom s'appelle Artaud »¹. Ce que l'on peut dire, c'est que Dieu empêche dieu d'être dieu par l'usage du martyr.

La conclusion logique de cet empêchement d'exister est bien entendu la destruction pure et simple, non pas le meurtre mais le fait d'être « suicidé ». Comme van Gogh et les autres, Artaud aura été « persécuté », « empoisonné », « frappé d'un coup de couteau dans le dos le 10 juin 1916 à Marseille » ; on se demande vraiment comment à chaque fois il a pu en réchapper. Artaud ? Un miraculé.

¹ Voir sur ce point l'analyse de Derrida, « Forcener le subjectile », in P. Thévenin, J. Derrida, *Antonin Artaud, Dessins et portraits*, Paris, Gallimard, 1986, p. 74.

De l'esprit

Être joui, être empêché, être suicidé : ces trois opérations définissent ce qu'Artaud nomme un envoûtement. Un envoûtement, c'est « une influence ténébreuse magique portée par des corps, lancée par des corps, transmise et transférée par des séries inépuisables de corps, non pas psychiques mais organiques, pondérables, parfaitement délimités et dessinés » [HV, 175]. Ce n'est pas une métaphore, ce n'est pas une façon de parler, « les envoûtements existent parce que j'en ai vu et je dis même / que de l'état actuel des choses / c'est l'envoûtement qui existe plus que la réalité » [HV, 127]. Le symptôme, affirmait Lacan, est ce qu'il y a de plus réel chez le névrosé. Il en est de même pour l'envoûtement. Le problème, c'est lorsque le symptôme nappe toute la société, et que le réel déferle – « ce qui est terrible dans les rêves c'est qu'ils sont tous des réalités » [HV, 17].

Que l'envoûtement existe veut dire qu'on peut l'identifier sous la forme de pratiques précises, on peut en décrire les effets – profiter, pomper, tuer. Mais contrairement, c'est le cas de le dire, aux idées *reçues*, ce n'est pas l'esprit qu'on envoûte, c'est le corps. Car l'esprit n'est que le résultat de l'envoûtement, ce n'est pas une substance déjà là, déjà donnée, une substance en attente de sujet. « C'est par le corps, et avec le corps » qu'on endoctrine, et non « par les philosophies, les religions, les doctrines, les métaphysiques, les théories » [HV, 64]. Les idées métaphysiques ou religieuses, *les idées reçues forment l'esprit du corps envoûté*. On n'aura jamais été aussi loin dans le renversement matérialiste. Foucault aura bien entendu Artaud : l'âme, dira-t-il, n'est pas une « illusion, ou un effet idéologique », elle a une « réalité historique », elle est « produite en permanence, autour, à la surface, à l'intérieur du corps » par l'exercice du pouvoir qui s'exerce sous la forme de la surveillance, du dressage, de la correction « sur les fous, les enfants, les écoliers, les colonisés ».

L'âme n'est pas quelque chose qui préexiste au corps, ce n'est pas une « substance », c'est « l'élément où s'articulent les effets d'un certain type de pouvoir et la référence d'un savoir ». Cette âme « habite » l'homme, elle est « effet et instrument d'une anatomie politique ; l'âme, prison du corps »². Le renversement foucauldien hérite du geste d'Antonin Artaud.

Tout commence par le corps, et c'est bien anatomiquement qu'il faudra tout reprendre. Pour cette raison, il ne nous semble pas possible de suivre Derrida lorsqu'il lui paraît qu'Artaud joue parfois l'âme contre l'esprit, « contre la prise de possession de l'âme en esprit »³. Car l'âme n'est que l'un des noms de l'esprit, l'une de ses formes, et l'âme, « c'est cela qui nous a toujours emmerdés », « qui ne put jamais être un corps, / qui fut trop lâche pour être un corps [...], / pour se forger et se faire un corps, / et qui s'est intitulé âme ». L'âme, « cet évadé du squelette humain », « a fusé dans un prétendu empyrée / pour y constituer la divinité » [HV, 63]. Suivre Artaud jusqu'au bout, c'est perdre l'esprit, et rendre l'âme aux dispositifs qui l'ont suscitée. C'est entendre, vraiment, Artaud lorsqu'il proteste énergiquement contre l'accusation de « mysticisme » : « Moi qui ne croit pas à l'esprit / pas à l'infini / pas à l'éternité / qui veut que les choses soient jugées de l'angle immédiat de l'actualité nourricière / et qui crois qu'il y a toujours eu un corps / et que c'est de lui que tout est venu / et qui ne crois pas à la conscience / en plus, / moi qui veux que le corps vive sans presse, sans arrêt et sans recours à une prise de conscience quelconque, sans perception et sans notion, / serais un mystique ? Merde / alors » [HV, 40-41]⁴.

² M. Foucault, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard – Tel, 1975, p. 34.

³ A. Artaud, cité et commenté par Derrida [*Artaud le Moma*, op. cit., p. 41].

⁴ Plus brutalement : « La pointe extrême du mysticisme, / je la tiens maintenant dans le réel et dans mon corps, / comme un balai de cabinets » [SS, 229].

Économie politique de l'envoûtement

Si l'on n'endoctrine pas les individus « par des idées mais par des actes anatomiques et physiologiques lents » [HV, 31], cela veut dire que l'envoûtement n'est pas identique à ce qu'une tradition hégélo-marxiste a pu identifier sous le concept d'aliénation ; c'en est plutôt le *supplément symétrique*. Car l'envoûtement est une appropriation singulière, une appropriation du corps qui n'est pas la conséquence d'une extériorisation, d'un étrangement à soi-même, mais d'une intériorisation, d'une *colonisation du soi*. La colonisation du corps est en quelque sorte l'expropriation vue du dedans : Artaud ne se sent pas devenir autre, IL SENT DES AUTRES, ce qui est bien différent. Il n'est pas aliéné, il n'est pas jeté-hors-de-lui, il est pressé de l'extérieur – ou de l'intérieur, ici c'est la même chose. L'extérieur a colonisé son intérieur, pour en jouir.

Telle est la plainte d'Artaud : on s'est approprié mon corps, et on en profite, « l'homme est né et fait pour jouir d'Artaud qui ne voulait jamais jouir de rien » [HV, 16]. Mais pourquoi s'en prendre ainsi spécifiquement au corps d'Artaud ? Parce que son corps est bon – *Artaud, c'est de la bonne* – « c'est parce que mon corps est *bon* qu'il est toujours aussi minutieusement visité » [SS, 305], c'est pour cela qu'on l'envoûte, pour pomper son énergie. C'est un problème, au fond, économique, un problème de développement durable, l'effet d'une volonté de croissance – mais de qui ? Et pourquoi un tel acharnement sur *ce* corps, et pas un autre ?

Artaud a dû se poser de telles questions, et il y avait de quoi avec de telles souffrances, et il a dû en trouver des réponses, mettre un peu de sens dans cette horreur. Sa réponse est que son corps devait sans doute représenter quelque chose d'(in)estimable, sa vitalité quelque chose d'extrême, d'excessif – le trésor du vivant ? La source de la vitalité ? « C'est que je suis le corps, / où la volonté générale et commune commence, / de là vient que je n'aime ni les communistes ni les généraux, / ni la communion des saints, / ni les

idées générales, [...]. Voilà longtemps que l'internationale de la propriété des consciences est réalisée et elle n'est pas près de lâcher *prise* » [HV, 42-43]. Un traité politique en quelques lignes, de Rousseau à Marx... Avec le corps d'Artaud pour épice. Artaud l'origine de la valeur, Artaud l'approprié car Artaud l'« inné », le toujours-déjà-là dans lequel on puise, qu'on force comme les Américains forcent l'enfance, forcent la nature.

Il y a donc eu « prise » de corps, prise originaire, voilà le secret de la « communauté », et l'objet originaire de la « volonté générale » – tel est, pour reprendre le vocabulaire de Marx, le « secret de l'accumulation primitive ». Quelques lignes auparavant, Artaud disait ceci : « Je le sais maintenant ce que c'est que ce quelque chose / qui a toujours provoqué la greffe / et que qui veut s'en donner un surplus s'adresse à moi ». La « prise » sur le corps d'Artaud est la production originaire du surplus, la survaleur originaire. L'expropriation⁵ originaire, nous dit Artaud, est une colonisation intensive du corps, un acte de biopiraterie de nature éminemment politique. Artaud, le corps d'Artaud est le Grand Exproprié, le Grand Escroqué dont on tire tout et qu'on réduit à rien.

Qu'est-ce que le corps d'Artaud ? Tout.

Qu'a-t-il été jusqu'à présent dans l'ordre biopolitique ? Rien.

Que demande-t-il ? À y devenir quelque chose.

« Arto fut autrefois dans les doctrines occultes du Thibet et de l'Inde le nom d'un gouffre corporel dans lequel les sociétés puisaient sans lui demander sa permission puisqu'elles le prenaient pour le néant. Or Artaud fut toujours un homme et un homme n'est pas un puits dans les testicules duquel tout le monde peut puiser sans se lasser / et tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse / C'est pour obliger Antonin Artaud à donner de force l'eau

⁵ Nous essayons ici d'identifier les composantes de la « machine expropriatrice dont [Artaud] fut la victime » (Jacques Derrida, *Artaud le Moma*, op. cit., p. 21)].

de son propre puits qu'une société / beaucoup moins bête et inculte qu'on ne le croit / l'a fait un jour interner / en se faisant ensuite oublier à elle-même par quels moyens elle puisait dans son puits » [SS, 134]. Si Artaud a été tenu pour rien, c'est pour qu'il puisse tout donner. Il fut donc déclaré *terra nullius*⁶, par anticipation. Déclaration agissant à la manière d'un performatif, car à force d'internement, d'électrochocs, c'est à rien qu'il finît par être ramené. Et dans la plus grande impunité, la société étant parvenue à se faire « oublier à elle-même » les moyens de son action.

Actualité – de la colonisation

Vraiment, on exagère. On vous avait pourtant prévenu, il allait y avoir du succube, de l'incube et du parasite là-dedans, on allait exploiter Artaud, le faire servir à nos desseins. Mais, là, non, vraiment, quel rapport entre une souffrance singulière et le capitalisme, quelle relation avec la colonisation ? Nous ne sacrifions pour autant pas à l'esprit du temps, même si bien entendu toute lecture est fille de son époque, elle doit l'être d'ailleurs, c'est la seule justice que nous puissions avoir envers tous les passés qui n'ont pas eu lieu, les récits étouffés, inachevés. Cela ne doit pourtant pas être confondu avec la révision de l'histoire, qui recolorise et supprime les voix sacrifiées au nom de *ce qui a eu lieu* et qui a *permis ce sacrifice*, au nom des vainqueurs, toujours – Walter Benjamin l'a dit. Par exemple on révisé la révolution française au nom des thermidoriens (Alain Badiou et Sophie Wahnich ont dit ce qu'il faut à ce sujet). Or il s'agit ici de voir ce qui n'a pas eu lieu, ou si mal.

⁶ Principe juridique qui, déclarant une terre « sans maître », légitime la « prise de terre » – il fut, par exemple, invoqué pour justifier la colonisation de l'Australie par les Britanniques (cf. sur ce point le livre de Sven Lindqvist, *Terra nullius*, Paris, Les Arènes, 2007).

Au milieu des années 30, Artaud envisagera une mise en scène qui aurait eu pour support un texte intitulé *La conquête du Mexique* : « Ce thème a été choisi : 1° D'une part, à cause de son actualité, et pour toutes les allusions qu'il permet à des problèmes d'un intérêt vital pour l'Europe et pour le monde. / Au point de vue historique, *La conquête du Mexique* pose la question de la colonisation. Elle fait revivre de façon brutale, implacable, sanglante, la fatuité toujours vivace de l'Europe. Elle permet de dégonfler l'idée qu'elle a de sa prépondérante supériorité », elle « oppose le christianisme à des religions beaucoup plus vieilles », elle « fait justice des fausses conceptions que l'Occident a pu avoir du paganisme [...]. 2° En posant la question terriblement actuelle de la colonisation et du droit qu'un continent croit avoir d'en asservir un autre, elle pose la question de la supériorité, réelle, celle-là, de certaines races sur d'autres »⁷. Supériorité de la « conception statique des races inférieures d'apparence contemplative et merveilleusement hiérarchisées », races à la « profonde harmonie morale », sur la « conception dynamique » de la vie et du monde des « races soi-disant chrétiennes » [V, 19]. Il valait la peine de citer ce passage, d'abord pour montrer l'intérêt qu'Artaud a porté très tôt aux mexicains, ensuite pour montrer sa critique féroce du colonialisme à une époque où ce n'était pas la norme, Edward W. Said a suffisamment insisté sur ce point⁸.

Enfin et surtout, épinglons le fait qu'Artaud qualifie la question de la colonisation de « terriblement actuelle », il a choisi ce thème « à cause de son actualité » : c'est bien lui, ce n'est pas nous d'abord qui actualisons l'histoire d'une façon éminemment politique, c'est Artaud qui, relatant l'« histoire vraie de Jésus-Christ »,

⁷ A. Artaud, *O. C.*, t. V, Paris, Gallimard, 1979, p. 18. Noté [V].

⁸ E. W. Said, *Culture et impérialisme*, Paris, Le Monde Diplomatique/Fayard, 2000.

déclare remettre « sur le tapis » des « événements contemporains, / oh, ultra-contemporains / et HISTORIQUES » [Q, 1549]. Et il poursuivra cette démarche les années suivantes, articulant le capitalisme des « Américains » sur le phénomène primaire de la colonisation. *Pour en finir avec le jugement de Dieu* s'ouvre sur : « J'ai appris hier... » – mais juste après l'on peut lire : « (il faut croire que je retarde...) ». Autrement dit tout le monde le sait déjà, sauf lui, *la chose est entendue* en quelque sorte... La suite cependant montre qu'il n'en est rien, seul lui sait ce que personne encore n'est prêt à entendre, à accepter. *Seul lui sait ce que tout le monde sait, mais sans le savoir*. Il lui faut donc « apprendre » et apprendre à nouveau et sans cesse, apprendre comme si personne ne l'avait jamais su, comme si c'était hier, parce que nulle part ça ne trouve à s'inscrire, ça ne cesse pas de ne pas s'inscrire, c'est l'ironie suprême, il faut croire que je retarde car c'est tellement évident – mais non – Artaud est en avance, bien trop.

Si l'on peut encore parler d'« avance », encore adéquatement parler d'un savoir qui ne se sait pas, c'est-à-dire de l'inconscient comme effet du « *refoulement proprement dit* », refoulement d'« après-coup » pour reprendre les termes de Freud⁹. Car le texte ainsi se poursuit : « ... ou peut-être n'est-ce qu'un faux bruit, l'un de ses sales ragots comme il s'en colporte entre évier et latrines à l'heure de la mise aux baquets des repas une fois de plus ingurgités) ». On sait désormais ce que veulent dire ces formules, elles signent la présence d'un envoûtement. On a ainsi 1/ une nouvelle 2/ déjà ancienne 3/ sans doute fausse. *Le statut de cette nouvelle est inassignable* : je dis pour la première fois une nouvelle que tout le monde connaît, à moins qu'elle ne soit que *flatus vocis* « entre évier et latrines », flatulence d'envoûté. Artaud ne délire pas tant que cela, il sait bien qu'il y a un problème dans

⁹ Freud, *Métapsychologie*, Paris, Gallimard – Folio Essais, 1986, pp. 48-49.

son dire, dont il ne connaît pas le statut – *mais qui le connaissait alors ?* Pour qu'un refoulement ait lieu, il faut un savoir, mais comment le savoir de la colonisation s'est-il constitué ? Quand ? Et si le savoir paradoxal d'Artaud s'inscrivait dans un non-savoir radical, qui ne serait pas l'effet d'un refoulement « après-coup », mais d'un rejet – un déni ? Un non-savoir issu d'une terrible « passion de l'ignorance », pour reprendre l'expression de Lacan, une passion savamment orchestrée à partir de laquelle se serait construit l'inconscient inexprimable de l'Occident.

Artaud est plus que le symptôme de l'Occident, il est son manque de symptôme. Il est ce qui, ne pouvant se déposer et s'oublier, est toujours actuel. Dans la psychose, on souffre d'un manque de refoulement, et l'on devient la proie de tout ce qui se dit et s'entend, de tout ce qui nous dit et nous entend, on est soumis à l'actuel par manque de passé. Il s'est passé cette chose étrange : Artaud et l'Occident ont communiqué par l'actuel, par le non-refoulé. Sensible à l'actuel qui traverse l'actualité, le non-dit qui fait l'étoffe du dit, Artaud devînt l'antenne parabolique diffusant les images et les sons d'un passé non constitué. Jusqu'à un certain point peut-être non constituable ; non-sauvable. De même qu'Artaud était non-guérisable.

Contre-récit

Le corps d'Artaud est le réceptacle médiuminique qui reçoit et perçoit, qui éprouve les fondements déniés de la société occidentale moderne, née dans le vivier de l'exploitation coloniale. L'Occident repose sur une déclaration qui dénie l'existence de l'altérité, ou plutôt de l'autre semblable. La formule de l'Occident, employée pendant la conquête espagnole, et en Australie, c'est : « *terra nullius* », cette terre est sans maître, elle n'appartient à personne, on peut se l'approprier, nous, les conquérants. Pas de propriétaires en vue ici, pas d'Indiens, pas d'Aborigènes, allons-y, jouissons. Mais pour vérifier qu'il n'y a pas de propriétaires der-

rière l'absence de propriété, pour vérifier cette nullité économique et juridique, il convient de constater l'absence des propriétaires, c'est-à-dire de les exterminer. « Exterminez toutes ces brutes »¹⁰.

De même qu'il y a des conjonctions astrales, des lignes séparées qui se rencontrent, le corps supplicié d'Artaud et celui non symbolisé du colonisé sont entrés en conjonction. Il ne suffirait pas de dire que ce qui est arrivé à Artaud est l'effet de l'Occident, c'est vrai, mais cela n'explique pas le fait que la douleur d'Artaud ait pu s'identifier à celle du colonisé. Artaud ne fut pas un porte-parole, un dénonciateur, mais un énonciateur absolu qui manquait de mots pour dire ce qu'il avait à dire. Artaud n'est pas seulement causé par la maladie occidentale, sa souffrance est entrée en correspondance avec cette maladie – ce « mal à dire », pour reprendre une formule de Lacan. Pourtant il y aura eu Marx, il y aura eu la théorie, et il y aura après Artaud des luttes anti-coloniales, Césaire, Fanon, Said, etc. Et encore, si nous sommes aujourd'hui dans une phase dite « post-coloniale », c'est bien que les effets de la phase coloniale se font encore sentir, tout en étant déniés comme tels. Il n'y a pas que la part maudite de l'Occident, il y a aussi sa part non-dite, celle qui ne peut être dite, et, oui, elle est en tant que telle l'indicible¹¹ de l'Occident, et cela n'a rien de théologique.

¹⁰ C'est une formule de Conrad, dans *Au cœur des ténèbres*, et c'est le titre d'un livre de Sven Lindqvist (*Les Arènes*, 2007).

¹¹ Dès qu'on parle d'indicible se lève le progressiste logo-phonocentriste, qui se méfie certes avec raison de « l'asile de l'ignorance », des coups de transcendance, mais présume trop du langage et de la finitude de l'être. Tout ne se dit pas. Ainsi pour l'Occident : son déni originel ne s'améliore pas, ne se sauve pas, il se transforme, ou plutôt circule et se perpétue dans ce qui se transforme, il est le point, la ligne, et le plan immobiles qui accompagnent, suivent à la trace le plan de transformation. Sur ce point, cf. « Le rapport occidental » (in *Naoki Sakai*, Routledge, 2008), où nous tentons de montrer la continuité qui existe entre l'ex-termination de l'Autre et la dé-termination des différences.

Telle est la fonction du signifiant *envoûtement*. Trouvez mieux, allez-y. Exploitation ? Oui, bien entendu, mais à une telle échelle, avec une telle intensité, une telle auto-destruction. Aliénation ? Être Autre, étranger à soi-même ? Si seulement ! Non, il fallait quelque chose de plus fort, de plus extrême, il fallait trouver une façon de dire un savoir rejeté, et il y avait de quoi en souffrir et traduire avec des mots finalement assez raisonnables la folie occidentale. *Il fallait un contre-récit, différent du récit de l'ex-tériorisation eurocentrique, occidental, (hégélien), qui va dehors, là-bas, pour revenir ici, ce qui signifie qu'il était requis de commencer par le dedans, la mise au dedans forcée, l'« infime dedans » du corps pressé. Comme si, au final, l'Occident n'avait jamais vraiment été dehors, n'était jamais réellement sorti de lui-même... L'envoûtement n'est pas l'aliénation, ce n'est pas l'endoctrinement par l'esprit, pas même l'efficace de la culture dont parlera un Edward W. Said, ce n'est pas une métaphore, disons plutôt quelque chose comme une anti-phore, forçage stylistique à la mesure des corps pompés.*

Mais désormais, grâce à ce contre-récit, ça y est, nous l'entendrions son « message révolutionnaire », nous deviendrions soudain sensible à l'Autre. Mais non, si nous l'entendions, nous aurions intégré Artaud dans le discours occidental, et si cette opération avait eu lieu, l'Occident et pas seulement son discours aurait littéralement volé en éclats. Tout autre chose que le retour du refoulé, disons la rencontre de la matière et de l'anti-matière.

Il existe des expériences du Dedans qui resteront au Dedans.

L'occulte n'existe pas

« S'il n'y avait pas eu de médecins,
il n'y aurait jamais eu de malades ».

Antonin Artaud, *Aliénation et magie noire*

« Artaud est la mise en pièces de la psychiatrie,
précisément parce qu'il est schizophrène et non
parce qu'il ne l'est pas ».

Deleuze et Guattari, *L'Anti-Œdipe*

L'envoûtement existe, Artaud nous le certifie, sa vie même l'atteste, et plus que sa vie l'Occident tout entier. Mais nous avons buté sur un problème particulièrement délicat, celui de l'indicible occidental, de ce qu'il est possible ou non d'exprimer. Qui dit envoûtement dit en effet pratique non dite, cachée, portée au secret. Et le dit comme relevant de la conspiration. Élever l'envoûtement au registre d'une civilisation, d'une société, ou de la politique, cela s'appelle de la paranoïa, non ?

Pas d'occulte...

Nous aurons beau faire, le soupçon resurgit. « Vous délirez, monsieur Artaud. Vous êtes fou ». « De quel côté qu'on vous prenne vous êtes fou, mais fou à lier » [PF, 103-104]. Artaud serait donc fou, fou à lier, parce qu'il croirait aux puissances de l'occulte, au règne occulte de l'envoûtement. Mais voilà, tel n'est pas le cas – car à l'occulte, Artaud n'a jamais cru.

Il s'est pourtant tué à le dire, il l'a écrit noir sur blanc, en pure perte apparemment. Il a dit et répété qu'il ne croyait ni à l'occulte, ni aux esprits. Et on lui a fait des électrochocs « pour le guérir de croire aux esprits », un comble ! « Mais c'est qu'Antonin Artaud justement ne croit pas aux esprits, mais qu'il a toujours cru aux hommes » [SS, 308]. Encore une fois, on ne saurait être plus clair : l'envoûtement n'est pas, ne peut pas être une pratique occulte, car l'occulte, comme les esprits qui seraient des esprits dissimulés, agissant à l'ombre des idées, il n'en est point : « je sais par expérience vécue qu'il n'y a pas d'occulte, et au sein de cette absence OPERATOIRE d'occulte pas d'esprits et pas de démons, mais des hommes qui ont longuement et minutieusement appris à se conduire en saligauds » [HV, 126] – « l'occulte n'a jamais existé, n'est pas, ne peut pas exister, n'existera jamais », précise par ailleurs Artaud dans le même texte. Une « absence OPERATOIRE d'occulte », voici une formule cruciale, elle seule peut nous permettre de saisir sur quoi repose les pratiques de l'envoûtement, c'est LA formule de l'envoûtement. Voilà ce qu'il faut dire : *c'est dans l'absence de l'occulte que gît la condition de possibilité de son opération, de son efficacité*. En effet, s'il y avait de l'occulte, il y aurait des esprits, des idées et de l'endoctrinement par les âmes. Ce qu'Artaud conteste absolument et sans relâche. On aura donc interné Artaud parce qu'on croyait qu'il croyait aux esprits.

Mais quoi, les Médecins eux non plus ne croient pas aux esprits ! Ce n'est pas si simple, car *il y a deux façons de ne pas croire à l'occulte*, celle d'Artaud d'une part, et d'autre part celle du « crime social » organisé [HV, 117], des Institutions Poli-cières, Cliniques, Psychiatriques, des Croyants Officiels, des Officiers Légitimes de la Croyance. Il s'agit de faire avouer au malade que l'occulte n'existe pas, « vous délirez, monsieur Artaud, vous êtes fou ». On lui dénie son expérience et le savoir

qu'il pourrait en retirer, on rend inassignable son discours qui déjà manquait de fondements dans cette société, on fabrique ce déni en l'internant, en le suicidant. *Envoûtement épistémique* des institutions, qui empêchent un discours parce qu'elles ne croient pas à la réalité pratique – et non pas spirituelle – de l'envoûtement : « Aucune administration ou police terrestre n'a jamais eu aucun moyen d'action ou de coercition contre l'occulte / 1° parce qu'elles n'y croient pas, / 2° parce qu'elles en proviennent et n'ont été mises là que pour interner, emprisonner, empoisonner, incarcérer, mettre au secret et passer à l'électro-choc les derniers rebelles qui comme moi pensent que ça [va] mal, très mal » [HV, 131-132]. À première vue, cela ressemble un peu à raisonnement du type Chaudron Percé, où les arguments, supposés se renforcer, s'annulent les uns les autres¹ : la police terrestre est inefficace dans sa lutte acharnée contre l'occulte ; auquel elle ne croit pas ; parce qu'elle en provient... Mais non, c'est bien plus logique, cela signifie que tant qu'on ne *croit pas* à l'occulte à la manière des médecins, tant que cette incroyance, ce démenti domine, cela veut dire qu'on *croit* au délire des malades, *on croit qu'ils y croient*, on produit ainsi, pour reprendre un terme de Žižek, un « sujet supposé croire »², auquel on opposera celui qui sera le sujet-supposé-ne-pas-croire, c'est-à-dire *-savoir*. Cela veut dire qu'alors *on fait exister l'occulte sous la forme du délire*, on lui donne une consistance qu'il n'avait pas. Par la médiation du délire le médecin en un sens croit indirectement à l'occulte, et en ce sens encore on peut dire que la « police terrestre » provient de l'occulte qu'elle a façonné en savoir. On pourrait d'ailleurs sur ces bases distinguer entre deux rapports possibles de la « police terrestre »

¹ Sur ce point, cf. Freud, *Le mot d'esprit et sa relation avec l'inconscient*, Paris, Gallimard – Folio Essais, 1992, p. 131.

² S. Žižek, *La subjectivité à venir*, Paris, Climats – Sisyphe, 2004, pp. 13-49.

aux malades : il y aurait les psychiatres qui croient qu'on croit à l'esprit, mais ne croient pas à l'esprit, si ce n'est par la médiation du délire, et les prêtres qui ne croient pas qu'on croit à l'esprit, mais croient à la médiation de l'Esprit...

...mais de l'occulté

Il y a pourtant une autre façon de ne pas croire, et c'est celle d'Artaud : « Eh bien, moi je pense aussi que tout est dehors et qu'il n'y a pas d'occulte... », jusque là tout va bien, mais cela va se gâter, car si rien n'est caché, si c'est cela en vérité, alors on peut ajouter « ... qu'on voit tout, et qu'on peut tout voir, les choses n'eurent jamais qu'une face, et pas d'avert ni de revers... ». (On imagine le dialogue que pourrait avoir Artaud et un quelconque policier terrestre :

- Le policier terrestre : « Vous imaginez des choses qui n'existent pas, il n'y a rien de caché, rien de dissimulé, aucun esprit maléfique tapi dans l'ombre qui chercherait à influencer nos pensées et nos gestes »
- Artaud : « C'est tout à fait ça, vous avez entièrement raison, et plus encore que vous ne le croyez : il n'y a rien de caché, de dissimulé, tout est là, tout est visible, tout est dehors exposé à notre vue ».
- Le policier terrestre : « Vous délirez M. Artaud », etc.)

Mais l'argumentation d'Artaud ne s'arrête pas ainsi, elle se poursuit et nous entraîne tout autre part : « ... et ce qu'on ne voit pas c'est qu'on ne veut pas le voir ou qu'on nous empêche de le voir » [HV, 131]. Tout est dehors. Dès lors, « pourquoi l'envers qui est l'unique endroit est-il jaloué par le revers alors qu'il est l'inaliénable surface dont le plein est le seul état ? » [SS, 41]³.

³ Le régime de phase entre Artaud et l'Occident tient à cette condition topologique réelle qui décrit assez bien la situation subjective d'Antonin Artaud. « Le corps est ce qui n'est ni dehors ni dedans / ni avers ni revers, / mais un clou / (le fait d'enfoncer un clou dans une surface). / C'est le cloutage qui tient à condition d'être soi-même le *clouté* » (O. C., t. XXIII, p. 137).

Normalement, tout devrait être plein, l'envers circuler sur l'endroit en bon ruban de Moebius, mais voilà, il n'y a pas que l'envers, il y a la doublure de l'envers qui est le revers, et le revers est jaloux, plein de ressentiment, il est dans la volonté du dedans. Tout est dehors, à ceci près que l'on produit du dedans. Tout est infini, et l'on a pourtant préféré « l'infime dedans ». L'occulte n'existe pas en tant que tel, l'occulte ou l'esprit occulte n'existe que sous la forme de *l'occulté*, et l'occulté signale la présence de l'envoûtement. Lorsque les prêtres inversent les effets et les causes et prennent l'Esprit pour une cause alors qu'il n'est qu'un effet, lorsque les psychiatres se trompent sur le mode d'inexistence de l'esprit, tous participent ainsi à sa production – le secret se crée.

Il y a une absence opératoire de l'occulte, et une présence opératoire de l'occulté. « Tout est dehors » : ne nous faites pas croire qu'il y ait de l'occulte séparé du visible, de l'occulte qui serait le secret caché du manifeste. Car concéder cette séparation, c'est la produire, et pratiquer un envoûtement. Or « il ne s'agit même pas de pénétrer l'invisible, mais simplement d'accepter le visible, et qu'est-ce que c'est que cette opération qui consiste à rejeter *arbitrairement* du sensible et du visible tout ce qui d'après eux [médecins, savants] n'est pas scientifique ? » [HV, 151]. Accepter le visible, tout simplement voir ce qui est – seule sortie possible hors de l'envoûtement épistémique, et ses effets délétères sur la perception.

Croire en la croyance de l'autre

« Est moderne celui qui croit que les autres croient » : ce n'est pas une formule d'Antonin Artaud, mais de Bruno Latour⁴.

⁴ B. Latour, *Petite réflexion sur le culte moderne des dieux faitiches*, Paris, Les Empêcheurs de Penser en Rond, 1996, p. 15.

Lorsque nous, modernes, croyons que l'autre croit, nous brisons le monde en deux, mettons d'un côté les rationalistes qui font ce qu'ils savent (ne pas croire faire), et les peuples naïfs qui ne savent pas qu'ils font (ce qu'ils croient ne pas faire). Et pourtant, *tous* nous produisons des choses « légèrement autonomes qui nous dépassent quelque peu »⁵ et nous font faire, nous font parler et nous attachent au-delà du raisonnable. Parler d'envoûtement, à la manière d'Artaud, c'était somme toute une manière pour réunifier ces deux mondes, et sortir de l'ignorance moderne.

« Satan l'imbécile dit à dieu : tu ne sais pas *comment* tu penses, / dieu répond : Il faut être aussi bête que toi pour le "savoir" » [HV, 19].

⁵ *Ibid.*, p. 67.

Conjurations

Une fois identifiés le phénomène de l'envoûtement et ses sous-bassements épistémiques, la question se pose : peut-on échapper à cette malédiction ? Est-il possible de retrouver l'appétit ? Comment conjurer la faim dans le monde ?

Magie et civilisation

Il faudrait trouver la formule ou le philtre pour se désenvoûter, pouvoir opposer à la magie civique une autre magie, plus puissante que la première. Et c'est bien vers la recherche d'une conjuration de type magique que les efforts d'Artaud vont se tourner. On vient de voir en effet que la « police terrestre » se condamne à l'impuissance en ne croyant pas à l'occulte tout en croyant simultanément à la croyance de l'« aliéné ». La seule solution pour s'en tirer consiste à s'installer d'emblée dans ce dehors sans dedans séparé, dans lequel se livrent des batailles dont on n'a pas idée. Car il y a de la magie partout, à tous les coins de rue, il n'y a pas de Docteurs es-Magie, de Magistères ou d'experts en sortilèges, la magie est très démocratique, populaire même, absolue : « tout le monde fait de la magie, jusqu'à votre épicier du coin, il ne le sait pas toujours, mais il l'a su et ça lui reviendra » [SS, 141]. Et il y a pourtant un partage à effectuer

entre les magies, il y a celle qui impose silence, qui pompe, qui suicide, etc., c'est la magie qui empêche, et une autre qui empêche d'empêcher.

La magie occidentale est profondément néfaste, nous l'avons vu – est-ce à dire que la magie orientale serait bénéfique ? S'agira-t-il de jouer l'Orient contre l'Occident ? Ce n'est pas ainsi que raisonne Artaud, son partage est tout autre. Prenons l'Amérique : s'il s'agit bien de s'en prendre au « capitalisme américain », cela ne doit pourtant pas conduire à oublier que les américains ne furent eux aussi, à l'origine, que « des émigrés réprouvés d'un monde et qui sont allés dresser leur tente ailleurs », des « insurgés » qui furent « loin, bien loin, ultra-loin de trouver un peuple à leur niveau » [HV, 95]. Et si l'on peut sauver l'« étrange » civilisation mexicaine, il n'en est pas de même pour la Chine ou le Tibet¹. Dans le texte célèbre intitulé *Aliénation et magie noire*, Artaud se livre à un violent réquisitoire contre la psychiatrie : « Les asiles d'aliénés sont des réceptacles de magie noire conscients et prémédités ». La magie des médecins consiste à produire de la mort vivante : « il n'y a rien comme un asile d'aliénés pour couvrir doucement la mort, et tenir en couveuse des morts » – car « *la mort n'est qu'un état de magie noire qui n'existait pas il n'y a pas si longtemps* » – Artaud fait partie de ceux qui savent que la mort n'est pas naturelle, qu'elle relève d'un « rapport social », du rapport que nous entretenons ou que nous n'entretenons pas avec le réel de l'« échange symbolique », pour reprendre ici la terminologie de Baudrillard². La psychiatrie n'est autre qu'une « thérapeutique de la mort lente » qui consiste à vider les individus pour les rendre disponibles à « l'état appelé Bardo ». Cet anéantissement

¹ Par exemple : « Le grand Lama / me fait chier. / S'il était le grand Lama / vraiment / ça ne se saurait pas » [Q, 1568].

² J. Baudrillard, *L'échange symbolique et la mort*, Paris, Gallimard, 1976.

s'effectuait alors à coups d'électrochocs (aujourd'hui remplacé par des camises chimiques), « l'électro-choc du Bardo, et le Bardo de l'électro-choc »³. Formule saisissante, où la distinction Occident / Orient est balayée, car la technique médicale peut se convertir en Bardo, et le Bardo en technique. Équivalence et complémentarité.

C'est donc que l'affaire est beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît : en territoires magiques, ce n'est pas le « *clash* » des civilisations qui domine, et il faut hésiter vraiment longtemps avant que de faire le partage entre amis et ennemis. Pour comprendre les vrais partages, voyons de plus près ce qu'il en est des affrontements magiques.

Empêcher

Artaud, qui a vécu quelques années à Nazareth et Jérusalem il y a deux mille ans, finit par retrouver dans ces contrées un soir d'hiver deux magiciens qu'il traquait : un homme et « une femme d'allure louche », Joseph et Marie, leur nom de famille étant « je crois, Nalpas ». La femme est enceinte d'un enfant dont Artaud veut « empêcher la naissance », « car je savais d'où il venait et qui il était, c'est-à-dire de quelles ignobles manœuvres d'envoûtement sur moi-même son existence était le fruit ». On avait pompé Artaud, et il fallait, de cet enfant, « empêcher sa naissance à tout prix » [SS, 86-87]. On voit de quel enfant il est question, et Artaud est somme toute assez logique, comme d'habitude : pour lutter contre le christianisme, il est nécessaire de s'attaquer à ses fondements, de revenir aux origines... Qu'Artaud ait vécu il y a deux mille ans, cela n'a rien de vrai-

³ A. Artaud, O. C., t. XII, *Artaud le Môme*, Paris, Gallimard, 1974, pp. 57-60. Noté [AMo].

ment étonnant si l'on accepte l'idée que nous sommes, encore aujourd'hui, calendrier oblige, contemporains de nos origines – l'an zéro ne fait pas que s'annuler dans les chiffres qui le suivent, il court sous leur série.

Mais le problème est plus complexe, la lutte plus difficile que prévue, car c'est Artaud qui a été crucifié. En effet, Artaud s'identifie à un être, Jésus-Christ, qui n'était pas Jésus-Christ, c'était un imposteur, de son vrai nom « Jizi-cri » : « Ne voit-on pas que le gendre faux, / C'est Jizi-cri, / déjà connu au Mexique / bien avant sa fuite à Jérusalem sur un âne, / et le crucifiement d'Artaud au Golgotha » [AMo, 94]. Voilà qui explique sans doute pour partie les difficultés inhérentes aux affrontements magiques : avec tous ces envoûtements, avec la démocratie absolue et globale qui préside à ces rites, on ne sait pas exactement qui est qui, qui est le vrai ennemi, on ne sait pas si et jusqu'où on est ou pas envoûté voire envoûteur bien malgré soi. Comment savoir dès lors ce qu'il faut empêcher ?

J'en veux pour preuve cet autre récit, rapport d'un voyage au Mexique, où Artaud raconte comment il a été envoûté par les Indiens. Frappant, mangeant la terre, « la tête en bas et les pieds en haut », avec des « poses bizarres », les Indiens se livraient à d'étranges cérémonies sur fond de « tam-tam ». Artaud s'aperçut alors que les Indiens se masturbaient en le « fusillant du regard » : « – Ah les saligauds, ils m'envoûtent en se masturbant et ils lancent sur moi des tornades de miasmes sortis de leurs sexes de pourceaux ». Artaud fut alors pris de rage et on le comprend, il y a de quoi... Mais soudain il comprît leurs pratiques : ils tentaient de l'envoûter parce qu'ils cherchaient « à tous prix et par tous les moyens » à l'empêcher de retrouver « et la mémoire et son antique personnalité ». Question : quelle personnalité ? Bien évidemment celle du « vieil Artaud crucifié à Jérusalem », Jésus que les Indiens virent alors « comme ressuscité ». Ce que cherchent ici les In-

diens, *c'est à conjurer le christianisme*. La société contre le christianisme. Ils avaient déjà réussi, par leur mode de constitution sociale, à faire fuir Jésus à Jérusalem, et le voilà ressuscitant sur leur territoire ! Conjurer le christianisme, c'est aussi conjurer la souffrance d'Artaud, qui souffre de mémoire au point de se rappeler ce qu'il a vécu il y a deux milles ans. Conjurer, ce n'est pas soigner, ni améliorer le sort d'Artaud, car cela reviendrait à entretenir le Mal. Et Artaud sur ce point sera d'accord avec les Indiens ; il ne pouvait tout de même plus désormais tout à fait leur en vouloir... [HV, 176-179].

Donc Artaud est identifié à Jésus, à la culture chrétienne par les Indiens, qui doivent envoûter Artaud contre son gré. Ils ne peuvent pas vouloir l'épargner – c'est somme toute ce que dira Franz Fanon au sujet des guerres de libération, et Sartre dans sa préface de 1961 aux *Damnés de la terre* : « abattre un européen c'est faire d'une pierre deux coups, supprimer en même temps un oppresseur et un opprimé : restent un homme mort et un homme libre »⁴. N'empêche, les motifs des Indiens auront beau être justes, Artaud n'en doit pas moins sauver sa peau, « renverser la barrière, en faisant comme eux et moi aussi de la magie, mais pas de la même façon qu'eux. / – Et moi aussi je suis peintre, me dis-je en les voyant sortir de leurs corps ces forces de miasmes sombres » [HV, 179].

Empêcher d'empêcher

Il y a de bons et de mauvais envoûtements, une bonne et une mauvaise magie. Pour faire la différence entre les deux, il est nécessaire de savoir à chaque fois, pour chaque cas, ce qu'il

⁴ J.-P. Sartre, préface à l'édition de 1961 de F. Fanon, *Les damnés de la terre*, Paris, La Découverte – Poche, 2002, p. 29.

s'agit d'empêcher, de conjurer. La « magie noire » de la psychiatrie, la « magie civile » qui a suicidé van Gogh, les envoûtements dont se plaint Artaud ont pour effet de diminuer la puissance vitale, la puissance d'expression, jusqu'à détruire absolument cette puissance. Cette destruction est matériellement vécue comme colonisation du soi, incapacité d'aller au dehors, enfermement sur le soi-même pompé. Ces envoûtements doivent être distingués de ceux dont la fonction est d'empêcher ce qui empêche. Cet empêchement au carré définit la conjuration, et la fonction des gris-gris dont nous allons bientôt parler.

Notons pour finir une différence essentielle entre ces deux niveaux d'empêchements. Car entre la magie indienne et la magie américaine, réside une différence de taille : les indiens pratiquent la magie pour des raisons locales et limitées dans le temps, il ne s'agit pas d'entretenir la terreur sacrée, un programme du type *Magie sans limite* n'aurait pour eux aucun sens : « c'est que les indiens, même mauvais, se sont toujours retenus de sombrer dans la bestialité intégrale, comme le reste de l'humanité ». Par « pudeur » qu'ils savent garder devant le « mal complet », devant « l'abjecte pulation du christ érotique rouge, mangeant en testicules son propre cervelet sexualisé [...] ». C'est ainsi que je n'ai pas vu au Mexique les inénarrables scènes de sodomisation à la chaîne qui ont lieu journallement dans des partouzes, à Paris comme au fond de l'Asie » [HV, 179-180]. La bonne magie, qui résiste aux envoûtements, est seconde, et doit se limiter dans l'espace et dans le temps – sous peine de devenir indiscernable de ce à quoi elle s'affronte.

Faire face et donner corps

La peinture, c'est de la magie. C'est la magie qu'Artaud peut utiliser contre ces Indiens qui veulent lui faire la peau, seulement la peau, alors qu'Artaud a de plus hautes ambitions : refaire le corps tout entier de l'homme, le refaire de fond en comble. Car le corps tel qu'il est n'est qu'un corps de mort vivante, de mort instituée et de vie amputée.

Gris-gris thérapie

Le corps d'Artaud d'abord, qui va sombrer dans le silence et la cessation de toute écriture en 1938, date de son internement – on connaît la formule attribuée à Lacan, qui l'examine à l'hôpital Sainte-Anne : « Antonin Artaud est fixé, il n'écrira plus une ligne »¹... Quelques mois auparavant, paraissent les *Nouvelles révélations de l'être* : à la place de son nom, des adjectifs substantivés – « Le Torturé », le « Reconnu », « LE REVELE »².

¹ M. Tournaux, et J. Monjot, *Antonin Artaud – la Question de l'être*, Coeuvres-et-Valsery, Ressouvenances, 2006, p. 18.

² « Ce qui clôt de cette façon *Les Nouvelles Révélations de l'Être* apparaît comme un sujet entièrement absorbé par des qualificatifs, un support adjectivé, un auteur tourné au passif, sous le coup de la grammaire, subissant une épreuve innommable, ne subsistant (extérieurement au moins) que par le

« Mon nom doit disparaître »³ écrit Artaud à la même époque, « je ne veux plus signer à aucun prix »⁴. En bas des lettres qu'il envoie d'Irlande, deux triangles ayant pour sommet commun le signe du féminin accentué d'un trait. Contre toute attente, Artaud reprends une activité d'écriture en 1943, par l'entremise de lettres adressées à des amis, à son médecin le docteur Ferdière. Il signe alors du nom d'Antonin Nalpas (le nom de jeune fille de sa mère). Datée du 17 septembre 1943, une lettre adressée au docteur Ferdière est signée Antonin Artaud, elle récapitule l'ensemble des œuvres écrites et publiées « sous le nom d'Antonin Artaud »⁵ – que s'est-il passé ?

Ce que Jean-Michel Rey nomme un passage à l'« acte poétique », donnant lieu au « geste d'un accouchement renouvelé »⁶, donnant forme et matière aux processus, plus qu'aux fantasmes, d'auto-engendrement : « Moi, Antonin Artaud, je suis mon fils, mon père, / ma mère, / et moi » [*AMO*, 77]⁷. La thèse de J.-M. Rey est la suivante : c'est par son travail effectué à l'occasion de la traduction d'un texte de Lewis Carroll qu'Antonin Artaud non seulement se remet à écrire, mais peut à nouveau signer de son nom propre. La traduction une fois effectuée, Artaud rejette l'origine de ce texte, présente sa propre traduction comme l'original, et invente ce que J.-M. Rey appelle « l'hypothèse du livre perdu » : « Et j'ai », écrit Artaud, « en 1934, écrit tout un livre dans ce sens, dans une langue qui n'était pas le français, mais que tout le monde

biais d'adjectifs substantivés qui redisent une impropriété » (J.-M. Rey, *La naissance de la poésie*, Paris, Métailié, 1991, p. 14).

³ A. Artaud, *O. C.*, t. VII, Paris, Gallimard, 1982, p. 178.

⁴ *Ibid.*, p. 182.

⁵ A. Artaud, *Nouveaux écrits de Rodez*, Paris, Gallimard – L'Imaginaire, 1994, p. 59.

⁶ J.-M. Rey, *La naissance de la poésie*, op. cit., p. 72.

⁷ *Le Pèse-nerfs* porte déjà trace de cette aspiration généalogique : « Je n'ai plus qu'une occupation, me refaire » [*OL*, 103].

pouvait lire [...]. Ce livre malheureusement a été perdu [...]. Jabberwocky n'est qu'un plagiat édulcoré et sans accent d'une œuvre par moi écrite et qu'on a fait disparaître de telle sorte que moi-même je sais à peine ce qu'il y a dedans »⁸. Tel est l'acte poétique par lequel Artaud devient le fils de ses œuvres, « né autrement, de mes œuvres et non d'une mère » [T, 69], et ouvre aux *Cahiers de Rodez*. Être ce fils-là, nous dit J.-M. Rey, c'est « être susceptible d'accomplir le *travail de la version*, au sens où ce dernier terme désigne [...] le changement de position imposé au fœtus pour faciliter l'accouchement »⁹. Le travail de traduction, de version du texte de langue étrangère dans sa propre langue, permet à Artaud « en tant que poète » d'être à même de « construire la fiction de sa vie »¹⁰, le sujet de fiction signant du nom d'Artaud.

Mais entre les Lettres, qui débutent en 1943, et le premier « Cahier de Rodez », daté de février 1945, il y a des dessins, qui précèdent, préparent le « passage à l'acte » et le « *travail de la version* » dont parle J.-M. Rey : « C'est en 1939, à l'asile de Ville-Evrard, que j'ai construit mes premiers gris-gris, / sur de petites feuilles quadrillées de papier perdu d'écolier je composai de passives figures, comme des têtes ravagées d'asthmes, d'affres et de hoquets » [SS, 312-313]. Ces dessins, précise Artaud, « ne sont plus des thèmes d'Art transposés de l'imagination sur le papier », car chaque dessin est « une machine qui a *souffle* » – « ce qui s'engage dans le dessin », commente Derrida, « c'est la guerre d'une conjuration contre une autre, l'assaut d'un esprit, donc d'un souffle, contre un autre »¹¹. Une guerre, c'est certain, magie contre magie – sur un « Sort » envoyé à Grillot de Givry

⁸ A. Artaud, *O. C.*, t. IX, Paris, Gallimard, 1979, pp. 171-172.

⁹ J.-M. Rey, *La naissance de la poésie*, op. cit., p. 72.

¹⁰ *Ibid.*, p. 128.

¹¹ Pour cette dernière citation d'Artaud et son commentaire par Derrida, cf. Jacques Derrida, *Artaud le Moma*, op. cit., p. 39.

daté du 16 mai 1939, on peut lire : « il *brise* tout / en[vo]ûtement ». Mais nous trahirions Artaud à rabattre la matérialité du souffle sur l'esprit (souffle, *ruhe*). Le souffle dont il est question est celui de la destruction, c'est l'âme qu'il faut souffler afin de découvrir l'homme tel qu'il n'a jamais été, celui qui aurait pu choisir de ne pas déféquer. « Les gris-gris pour en revenir à l'homme » nous dit Artaud, « le totem inné de l'homme » [Q, 1515]¹².

Portrait sur fond d'abyme

Mais comment en revenir à ce qui n'a jamais été ? Car « il ne s'agit pas ici de / dessins / au sens propre du terme, d'une incorporation quelconque / de la réalité par le dessin »¹³, il ne s'agit pas d'incorporer une réalité qui précéderait ces dessins, puisque cette réalité est précisément *ce qui manque*. Ce qui manque, c'est d'abord Artaud, qui est le « nom étymologique du néant » [HV, 10]. Ce qui manque est un visage pour l'homme : « Le visage humain est une force vide, un champ de mort », il « n'a pas encore trouvé sa face », et « c'est au peintre à la lui donner » écrit Artaud dans un texte maintes fois commenté [Q, 1534]. On sent bien ici que la magie change de sens, disons de fonction, il ne s'agit plus seulement d'empêcher d'empêcher, de contre-conjurer par la vertu d'une magie négative, il s'agit de *donner face*, et promouvoir ce qui n'existe pas, ce qui n'a jamais existé – voie positive de la magie. Il faut *faire face*, parce que « le visage humain est provisoirement, / je dis provisoirement, / tout ce qui reste / tout ce qui reste de la *revendication*, / de la revendication *révolutionnaire* d'un corps qui n'est pas et ne fut jamais conforme à ce visage »

¹² Sur ce point, lire J. Derrida [*ibid.*, p. 53].

¹³ A. Artaud, *50 dessins pour assassiner la magie*, préface d'Evelyne Grossman, Paris, Gallimard, 2004, p. 16.

[Q, 1533], parce que c'est la seule façon de rendre justice à la « vieille revendication révolutionnaire d'une forme qui n'a jamais correspondue à son corps, qui partait pour être autre chose que le corps » [Q, 1534]. Et Artaud s'est employé à faire de nombreux portraits et autoportraits particulièrement ressemblants, en dépit des déformations, des trous, des déchirures et des brûlures, on reconnaît toujours le visage d'Artaud par exemple, sans hésiter. Il fallait sans doute cette rectitude, cet « académisme »¹⁴ que lui reprochèrent certains, pour se tenir à la hauteur d'une existence manquante. Et c'est aussi pour cela que ces visages semblent sortir du cadre, et s'avancer vers nous, surprésence qui tente de pallier une absence – regardez par exemple le dessin intitulé *Le théâtre de la cruauté* : visages débordant les sarcophages sur lesquels des corps sont dessinés ; au premier plan, un visage sans corps émerge d'un sarcophage aux couleurs rouges.

Le visage est identifiable, mais jusqu'au cou – plus bas, et autour, ça se gâte : dans le portrait de Paule Thévenin dit *Paule aux ferrets*, le cou se rétrécit pour se préparer à ne déboucher sur rien ; des éléments métalliques, des fers et des émanations verticales sont pointés vers sa tête. On n'a jamais encore assez insisté sur la césure qui sépare les dessins du corps et les portraits. Dans le cas du dessin intitulé *M. Victor*, c'est le dessin tout entier qui se place sous le signe de la monstruosité, mais plus on approche du ventre, des organes et du sexe, plus le dessin sort de ses gonds, laissant apparaître des formes géométriques, une excroissance ho-

¹⁴ Artaud déclare « absurde » de « reprocher d'être académique », alors qu'il ne connaît « pas un peintre dans l'histoire de l'art, d'Holbein à Ingres, qui, ce visage d'homme, soit parvenu à le faire parler. Les portraits d'Holbein ou d'Ingres sont des murs épais, qui n'expliquent rien de l'antique architecture mortelle qui s'arc-boute sous les arcs de voûte des paupières, ou s'encastre dans le tunnel cylindrique des deux cavités murales des oreilles » [Q, 1534-1535].

rizontale qui poursuit le corps. Lorsqu'Artaud commentera ses portraits, il écrira : « J'ai fait venir parfois, à côté des têtes humaines, des objets, des arbres ou des animaux parce que je ne suis pas encore sûr des limites auxquelles le corps du moi humain peut s'arrêter » [Q, 1535]. Comment, en effet, être « sûr » de ces limites *si le corps est à refaire* : « Je suis Antonin Artaud / et que je le dise / comme je sais le dire / immédiatement / vous verrez mon corps actuel / voler en éclats / et se ramasser / sous dix milles aspects / notoires / un corps neuf / où vous ne pourrez / plus jamais / m'oublier » [PF, 118]. Le corps envoûté est soumis aux « automatismes » de l'esprit, qui séparent le corps de lui-même et lui imposent un certain nombre de fonctions. Si l'on veut refaire le corps, il faut commencer par le défonctionnaliser. Et le « corps sans organes » est d'abord le nom d'un corps défonctionnalisé, déspiritualisé, en ce sens libéré, désenvoûté : « Lorsque vous lui aurez fait un corps sans organes, alors vous l'aurez délivré de tous ses automatismes et rendu à sa véritable liberté. / Alors vous lui réapprendrez à danser à l'envers comme dans le délire des bals musette et cet envers sera son véritable endroit » [PF, 104]¹⁵.

Il faut tout inverser, *et le dessin incarne cette inversion de toutes les valeurs perceptives*, comme celui qui a pour titre *L'homme et sa douleur* : un personnage au corps fait de lignes brisées, auxquelles pendent quelques outres ; un autre personnage, symétrique du premier, est dessiné à l'envers. Chacun de ces dessins est une *Machine de l'être*, pour reprendre le titre d'un autre dessin, une table d'ingénieur, un lieu d'expérimentation où les « limites » entre l'humain et le non-humain, le naturel et l'artificiel sont remises en questions. *L'être et ses fœtus* est saturé de formes monstrueuses, en gestation, qui se superposent, et *Bouillabaisse de*

¹⁵ Cf. aussi : « Faites danser enfin l'anatomie humaine, / de haut en bas et de bas en haut, / d'arrière en avant et / d'avant en arrière, / mais beaucoup plus d'arrière en arrière / d'ailleurs, que d'arrière en avant » (PF, 109).

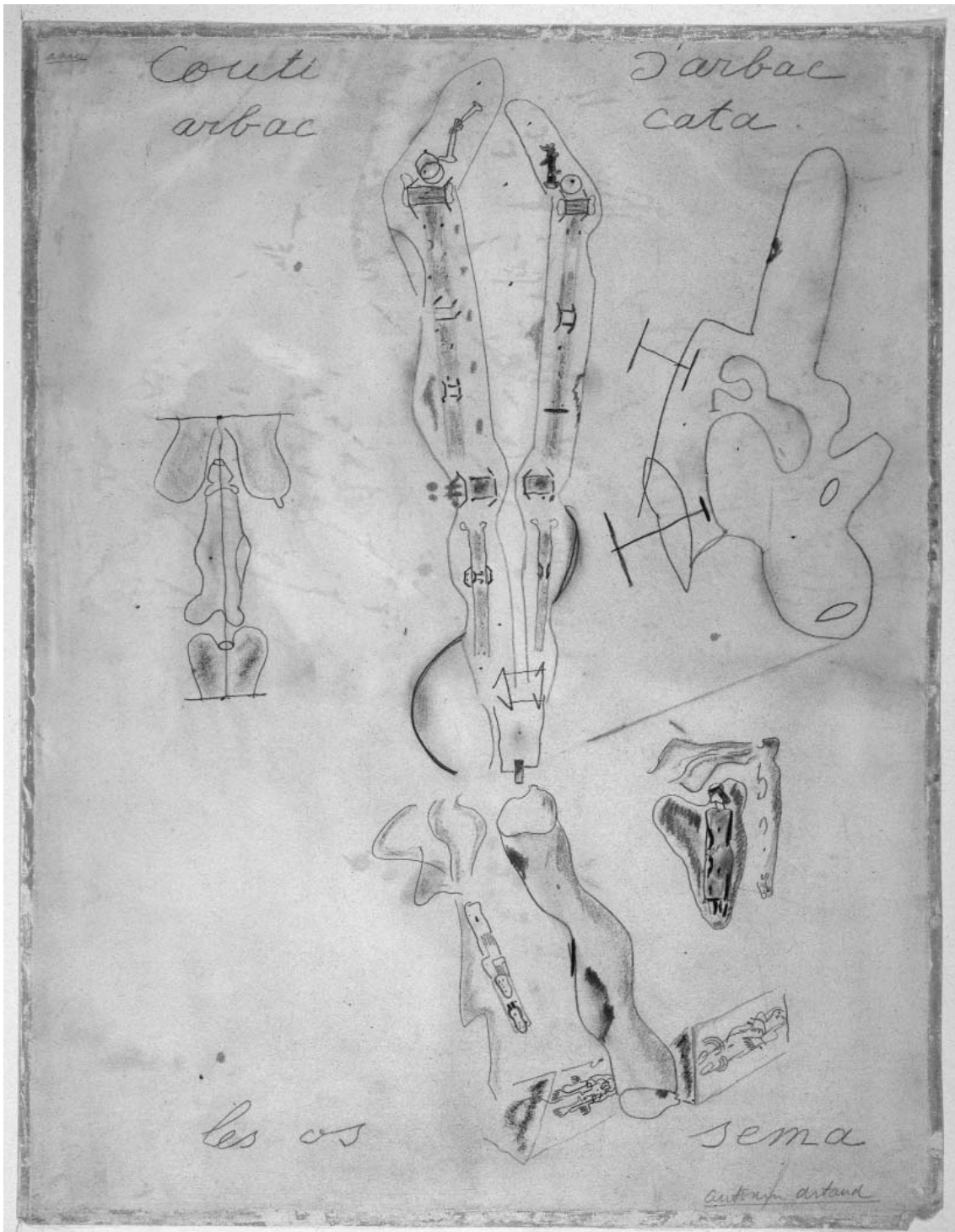
formes dans la tour de Babel (1945) est une sorte de méga-fœtus constitué par des formes posées, semées ça et là, sans rapport les unes aux autres, sans rapport de proximité ou d'éloignement. On ne sait vraiment pas de quel prototype cela pourrait accoucher, on ne sait même pas comment les regarder ces dessins¹⁶.

¹⁶ Dans une lettre adressée au docteur Ferdière, Artaud commente un dessin aujourd'hui disparu : « J'ai voulu que l'ossature et l'équilibre des linéaments supplée par la rareté de son timbre à toutes les proliférations tentatrices d'un nombre plus grand de formes de pensées. C'est ainsi qu'il m'a fallu plus d'une heure d'accommodation oculaire avant de trouver l'angle suivant lequel faire tomber le bâton de l'homme sous la mort » (*Nouveaux écrits de Rodez*, op. cit., pp. 120-121). « Trouver l'angle » : il est possible que réside en cet énoncé l'un des principes fondamentaux du tour de dessin d'Antonin Artaud, qui cherche à provoquer un *mouvement du regard* de la part du spectateur. Dans un commentaire du dessin intitulé *La maladresse sexuelle de dieu*, Artaud déclare que ses dessins sont « eux-mêmes maladroitement dessinés pour que l'œil qui les regarde tombe » (*O. C.*, t. XX, Paris, Gallimard, 1984, p. 170) – l'œil doit tomber « comme » le bâton sous la mort. Sur le dessin intitulé *La machine de l'être*, autrement nommé *dessin à regarder de traviole*, on peut lire : « dessin à regarder de traviole / au bas d'un mur en se/frottant le dessous / du bras droit ». Au centre, un personnage dessiné de traviole, qu'il va nous falloir regarder de même, traviole au carré, pour accentuer les travers du dessin ou pour les rectifier, les annuler – il y aurait ainsi deux façons de regarder quelqu'un de travers ; conjurations et contre-conjurations... Selon l'angle observé, un autre dessin apparaîtra, comme il en apparaît une fois l'anamorphose révélée. Regarder de traviole ce qui est dessiné maladroitement, *c'est opérer par la perception même la transformation recherchée par Artaud*. Le portrait de Jacques Prevel daté du 26 avril 1947, portrait frappé par une déformation latérale qui scinde le visage en deux à partir de l'œil gauche, demanderait lui aussi à être regardé « de traviole » – notons, à titre d'expérience du regard, qu'en regardant le portrait à partir de l'angle supérieur gauche, on annule cette déformation latérale... Cf. aussi, à propos de Kisling : « Celui-ci ne s'attache qu'à nous rendre la vie, vue de son angle le plus aigu » (*O. C.*, t. II, Paris, Gallimard, 1980, p. 220). Cf. de même à propos de van Gogh : « Non, van Gogh n'était pas fou, mais ses peintures étaient des feux grégeois, des bombes atomiques, dont l'angle de vision, à côté de toutes les autres peintures qui sévissaient à cette époque, eût été capable de déranger gravement le conformisme larvaire de la bourgeoisie second Empire » [*PF*, p. 14].

Voyez *Couti l'anatomie* (septembre 1945), qui porte aussi pour titre *La recherche de l'anatomie*, il « représente l'effort que je tente en ce moment pour refaire corps avec l'os des musiques de l'âme telle que gisant dans la pandore boîte »¹⁷. Une verticale brisée partage en deux le dessin, elle est composée, avant la brisure, de deux éléments qui peuvent faire penser à des jambes, et, juste après, d'un troisième membre sinusoïdal qui vient couper en deux, ou aplatis, une boîte-image où apparaissent deux corps attachés, aux bras torturés – avant ou pendant quelque opération chirurgicale plutôt violente ; on peut penser que les os verticaux matérialisent l'objet de l'opération en question. Les sortes de jambes laissent apparaître deux tubes, os ou bâtons, maintenus en celles-ci par des objets métalliques, des objets-signes. Ce qui frappe est le désordre régnant dans le dessin, et les tentatives d'attaches, de rassemblement qui ont lieu ponctuellement – une partie métallique à la jointure des deux « jambes » pourrait ainsi faire office d'un possible et futur assemblage avec la forme sinusoïdale.

C'est pour cela que les dessins relatifs au visage de l'homme, et ceux qui concernent son corps sont tellement distincts : les premiers revendiquent par le haut ce qui manque, combattent l'esprit par la présence impeccable, tandis que les seconds s'attellent par le bas à construire de quoi donner support à la tête. Là où les premiers sont la trace d'un être qui aurait pu être autre chose que ce qu'il est, les seconds tentent de faire advenir cette autre réalité. Réforme, et transformation radicale. Artaud est confronté picturalement à l'exigence révolutionnaire : il faut tout changer, si ce n'est la trace de l'exigence révolutionnaire. Par un point au moins, le monde n'est pas mauvais.

¹⁷ Florence de Mèredieu, *Antonin Artaud, portraits et gris-gris*, op. cit., p. 47.



A. Artaud, *Couti l'anatomie*

La police ultra-moderne d'une société prostituée

Pourtant, « ça va mal, très mal, épouvantablement mal, pourquoi ? ». Parce que « la vie est illusion », sans aucun doute, mais l'explication n'est pas suffisante. Car c'est l'explication que l'on trouve dans les livres, « mais c'est de la philosophie », c'est encore une façon de faire de l'esprit. Alors, « assez de sornettes », « assez surtout de / de quoi, bordel de dieu ? ». C'est le bordel, d'accord, et Dieu est dans le coup, c'est très certain. Pourtant, au moment même où Artaud s'apprête à nommer, à identifier la raison du mal, les mots soudain se dérobent : « Ici un mot me manque qui m'a manqué chaque fois que j'ai voulu accuser une certaine chose ».

Contrairement aux apparences, on ne peut accuser Artaud d'attitude quérulente, car il sait très bien que le monde n'est pas fait pour éviter le mal, la douleur ou la cruauté. En définitive, le problème n'est pas que le monde aille au chaos, car cela, « c'est entendu et c'est visible, et je crois que tout le monde est d'accord là-dessus ». Le problème est la manière d'y aller au chaos, et la manière d'éviter que ça aille plus mal que nécessaire. Il ne suffit pas d'identifier le mal, il s'agit d'en sortir.

« La société est une pute, et salement armée »

Car nous n'allons pas au chaos « d'une manière propre et normale ». La manière normale est celle que nous enseigne l'his-

toire, et qui nous montre les hommes allant de guerre en guerre, et de la guerre au chaos. Mais cela, c'est la « façade propre » de ce qui nous arrive, ce qu'il est facilement possible d'expliquer selon les lois de la causalité historique¹ ; on le sait depuis au moins Shakespeare : « la vie est une histoire, pleine de bruit et de fureur, racontée par un idiot, et qui ne signifie rien ». Et sur cette façade on en rajoute une autre, la « façade propre à endormir les gogos » de la société qui se « couvr[e] de religion, d'institutions, de commandements, de règlements et de police » : le mal et la morale, la guerre et la police, le chaos et le commandement ne s'opposent pas, ou s'opposent en apparence, et conspirent, et produisent de l'*occultation*. Ce qu'on ne voit pas, c'est qu'on est bien au-delà de la banalité du mal, dans la malignité du mal en quelque sorte : « la société vient de faire croquer 13 millions d'assassinés / car 13 millions d'hommes tués en pure perte ne peuvent pas être autre chose que de resplendissants, de notoires, de glorieux assassinés, / sans compter les 50 millions de mutilés, de trépassés, de traumatisés, de commotionnés, d'idiotisés et de syphilités ». On n'est plus dans le régime normal de la guerre entre les hommes, on est dans l'excès, au-delà de ce qui est supportable. Et la question se pose : comment en est-on arrivé là ?

Parce qu'on ne veut pas que ça change, l'homme ne veut pas que « ça aille bien, et il n'a jamais voulu que ça aille bien ». « Ça ne va pas mal parce que ça va mal, / ça va mal parce que nous sommes dans la crapule et que personne ne veut en démarrer » [HV, 29]. Quand on est dans la crapule, cela signifie que la conscience est « infecte, et elle est infecte parce qu'elle est infectée », envoûtée, et elle se complaît dans cet envoûtement. Encore ici l'on voit à quel point le terme d'envoûtement a pour fonction

¹ « C'est ainsi que le monde n'est pas mauvais seulement en façade, mais parce que souterrainement et occultement il cultive et maintient le mal qu'il a fait être » [Q, 1546].

de mesurer un excès, du mal sur le mal, du chaos sur le chaos. Et la seule chose qui reste à dire quand on manque de mots pour dire cela, c'est l'insulte, quand on ne peut pas bien dire on dit du mal : « j'ai donc à dire à la société qu'elle est une pute, et une pute salement armée ». C'est l'insulte, puis le récit de ce qu'on a fait subir à Artaud – « internement », « électrochocs », etc. Mais Artaud dès lors vient se ranger dans *la liste des assassinés*, qui dépasse très largement le nombre des écrivains maudits. Ce qui lui est arrivé à lui comme à d'autres, c'est l'internement, l'empoisonnement, la faim, par quoi se manifeste l'envoûtement de la société européenne. Et si on lui demande de *prouver* qu'il y a eu envoûtement et assassinat, de donner les preuves d'un témoignage fiable, on se retrouve dans la position structurelle d'un négationniste, qui demanderait : comment pouvez-vous témoigner de votre assassinat, pour votre envoûtement, car si l'on *vous* a suicidé... Or les envoûtements, affirme Artaud, « se sentent, se voient, se constatent » et « tout de suite », c'est évident, « c'est une police, et c'est tout, ultra-moderne » [HV, 59].

Ultra-moderne, cette police s'inscrit cependant dans une très ancienne tradition, qui consiste à produire des âmes afin de les gouverner, c'est par ce biais que la société est « salement armée », elle est armée jusqu'aux dents parce qu'elle a prise sur les âmes qu'elle a produites. Foucault avait bien raison d'insister sur le fait que les pouvoirs incitent, produisent, construisent ; mais peut-être tort de trop séparer ces opérations de leurs nécessaires revers, ou de minorer ces derniers : répression, expropriation, colonisation, extermination. Rien ne vient à la lumière du jour sans refoulement – ou pire. On ne fait pas aujourd'hui qu'occuper un temps-de-cerveau-disponible avec les annonces publicitaires, on réprime aussi la partie du cerveau qui pourrait se rendre fondamentalement indisponible. On ne fait pas que « capter » notre attention avec les images du capital, on produit avec ces images l'attention recherchée, et l'on abolit la possibilité de

l'inattention (qui reviendra néanmoins, sous la forme d'un symptôme, d'un mal-être, d'une indigestion spirituelle). Et plus encore, on produit de la sorte la séparation du cerveau et du corps, *comme si* le cerveau pouvait exister sans un corps. Faire comme si, c'est produire une « fiction », et l'on sait qu'il y a d'étranges fictions, comme Dieu, qui sont tout en n'étant pas – Dieu « n'est pas » avons-nous vu, « mais comme le vide qui avance avec toutes ses formes ». Ainsi la fiction d'un cerveau sans corps, qu'on pourra brancher sur n'importe quelle machine, économique ou électronique ; telle est la nouvelle forme-esprit, pullulante.

La leçon d'Artaud, c'est qu'il ne faut pas oublier les corps. Sa leçon politique est que l'oubli, l'occultation des corps a pour technique la colonisation. On a connu la colonisation des territoires humains, elle continue bien entendu, mais se redouble aujourd'hui de la colonisation de tous les corps, humains *et* non-humains, animaux *et* végétaux – car après tout le corps est « ce grand négligé de l'histoire tant de l'homme / que des animaux » [HV, 22]. Aucune révolution n'y aura rien changé, car « c'est l'esprit et pas lui qui a dirigé les révolutions » [HV, 23]², c'est *l'esprit des Révolutions* (nord-américaine, française, russe, chinoise) qui revient et répète cette négligence. L'esprit a aujourd'hui un nom nouveau, c'est l'information, que l'on déclare par voie juridique séparable de la « matière reproductible », c'est l'information qui sert aujourd'hui à dénier l'existence du vivant ; et le nom légal de la jouissance, c'est le Brevet, ce sont les dits D.P.I., Droits de propriété intellectuelle qui sont les droits de l'expropriation vitale. La théorie de l'information et le capitalisme intellectuel sont homogènes : on sépare abusivement d'une part le vivant de lui-même, d'autre part les populations de leur rapport à la terre.

² Sur la révolution, cf. aussi [Q, 1546-1547], où Artaud déclare qu'on ne pourra pas « changer » l'homme sans que soit « changé » le corps « devenu malpropre » de l'homme...

Aucun « éco-naturalisme » dans nos propos, mais la promotion de l'éco-opération (voire d'un éco-opéraïsme, si une telle formule peut avoir un sens...) : là où le *bio-colonialisme* que nous venons de décrire pompe le vivant et donne faim, fait passer le goût du pain, provoque misère et suicides, l'*éco-politique des formes de vie* seule permettrait aux formes de vie de s'épanouir.

Comment en démarrer ?

Le bio-colonialisme est de l'ordre de l'envoûtement, il empêche le vivant d'être vivant, il empêche de vivre. C'est pour cela que, dans une telle situation, le geste politique fondamental consiste à empêcher ce qui nous empêche de vivre. Car si ça va mal, Artaud nous le dit, c'est qu'on laisse faire, qu'on ne veut pas en « démarrer » de la « crapule ». Certes, « tout le monde appelle une révolution nécessaire » [Q, 1546] – mais comment faire ? Comment se désamarrer, se détacher, fuir, comment se désenvoûter ? Comment recommencer ?

« Dix ans que le langage est parti » écrivait Artaud en avril 1947, « qu'il est entré à la place / ce tonnerre atmosphérique / cette foudre, / devant la pressuration aristocratique des êtres / de tous les êtres nobles / du cu, / con, de la pine ». Pour recommencer, pour changer, il faut tout emporter, et tout changer à l'occasion du voyage, de telle sorte que personne ne puisse jamais vraiment en revenir, si ce n'est autre. Si ce n'est pour exiger un changement qui n'aura pas été suffisant. Il faut donc commencer par changer le langage, par changer la manière de dire et de ne pas dire, de dire tout en occultant – « je vais le leur arranger, leur charabia » disait Beckett ; et Artaud : « Que mes phrases sonnent le français ou le papou c'est exactement ce dont je me fous » [O. C., t. I*, 9]. Un langage qui ne fasse pas que dire, mais qui soit réellement capable de changer ce qui ne

va pas, c'est un langage efficace, aussi efficace qu'un gri-gri – car il n'est rien de pire qu'un mot « gratuit, je veux dire plat et sans gris-gris » [O. C., t. I*, 10]. Il faut un langage opérant à la façon de la magie, pour toucher à la corporéité, il faut une scène magique pour ce langage, un théâtre opérationnel qui ne soit pas « cette parade scénique où l'on développe virtuellement et symboliquement un mythe / mais ce creuset de feu et de viande vraie où anatomiquement, / par piétinement d'os, de membres et de syllabes, / se refont les corps / et se présente physiquement et au naturel / l'acte mythique de faire un corps » [Q, 1544].

Un langage qui inverse le corps : là où la police ultra-moderne, les institutions, « prêtres, professeurs, savants », fixent les normes de la marche à l'endroit, ne reste qu'à apprendre la « danse à l'envers » (*Théâtre de la cruauté*). Le corps, avons-nous vu, est « ce grand négligé de l'histoire tant de l'homme / que des animaux » – « Or moi, Artaud, je me sens cheval et non homme / et j'ai envie de ruer des quatre fers, / de m'ébrouer des 2 naseaux » [HV, 23]. L'éco-politique des formes de vie contre le bio-colonialisme, cela voudrait dire créer de nouveaux agencements avec les autres formes de vie, animales en particulier. C'est cela, l'embryon d'une politique anti-humaniste, une politique qui cesserait de tourner autour de l'homme : « l'Humanisme de la Renaissance ne fut pas un agrandissement mais une diminution de l'homme, puisque l'Homme a cessé de s'élever jusqu'à la nature pour ramener la nature à sa taille à lui, et la considération exclusive de l'humain a fait perdre le Naturel » [T, 84]³.

³ Le texte date de 1936 ; Artaud ne savait pas encore que la nature est une « pute » – un reste d'idéalisme en quelque sorte... Mais la critique de la réduction, de la diminution humaniste est déjà là, elle concerne aussi le théâtre « occidental » : « la parole dans le théâtre occidental ne sert jamais qu'à exprimer des conflits psychologiques particuliers à l'homme et à sa situation dans l'actualité quotidienne de la vie » [TD, 106-107].

À l'école de l'oubli

On peut penser l'humanisme à partir de cette sentence d'Érasme : « L'homme ne naît pas homme, il le devient », il le devient sous condition d'un certain apprentissage, de sa scolarisation. Et la scolarisation, dans une époque à dominante éco-technique, conduit tout droit à l'« épreuve de la liqueur séminale », à faire de l'enfant un Travailleur et un Guerrier, le plus tôt possible, avant même qu'il ne soit en âge de le devenir, avant même qu'il ne le puisse : l'acte doit, vraiment, précéder la puissance. C'est cela, le *forçage de l'être*, qui se traduit par le déni de l'enfance. On ne laisse plus les enfants être des enfants, nos sociétés ne savent plus quoi en faire, si ce n'est autre chose que des enfants, nos sociétés considèrent les enfants comme des étants qui, comme tous les autres étants, sont de la matière amorphe que l'on pourra in-former et dé-former à souhait ; telle est l'ontologie du capital. L'ontologie du capital, c'est la thèse selon laquelle tout est informe avant que de pouvoir devenir une marchandise, ou le support d'une marchandise ; c'est ce qu'on appelle la « flexibilité ». Et ce qui résiste à l'information doit être détruit, pour espérer être recomposé dans un devenir-forme : la particularité « naturelle » (ou culturelle) de tel ou tel enfant, tel ou tel individu, c'est l'opacité qui ne s'est pas encore élevée à la dignité de la liberté. C'est un contretemps. Est à contretemps tout ce qui retarde le devenir-capital du savoir, la constitution de ce qu'on appelle, depuis l'ouvrage tristement séminal de l'économiste Gary Baker⁴, le « capital humain », soit la somme des connaissances acquises tout au long de la vie en vue de la production. Dans les théorisations néo-libérales, l'éducation n'est plus une affaire publique, commune, mais la façon

⁴ Gary Becker, *Human Capital. A theoretical and empirical analysis with special reference to education*, New-York, C.U.P., 1964.

dont l'individu s'investit lui-même en vue de la production des marchandises. Le temps, ici, n'est plus un enfant qui joue ; plutôt un être rationnel qui s'impose très sérieusement le calcul de sa propre aliénation.

L'anti-humanisme d'Antonin Artaud consiste à refuser ce devenir programmé en soustrayant l'enfant à sa *mise en forme*, à cette « fiction du politique » par voie scolaire analysée par Philippe Lacoue-Labarthe à la suite de Heidegger⁵. Refuser la mise en forme en affirmant qu'il existe *quelque chose et non pas rien* avant cette in-formation, cela engage une autre ontologie, une ontologie de l'être qui résiste par sa forme à l'in-formation. Artaud semble nommer cela : l'« inné », « Je suis un génital inné, à y regarder de près cela veut dire que je ne me suis jamais réalisé. [...] / Moi je suis celui qui pour être doit fouetter son innéité. / Celui qui par innéité est celui qui doit être un être, c'est-à-dire toujours fouetter cette espèce de négatif chenil, ô chiennes d'impossibilités »⁶. Si Artaud ne s'est « jamais réalisé », c'est parce qu'on l'a empêché d'être. L'inné n'est ni nature, ni culture, mais l'être empêché qui les précède⁷. L'être rendu « impossible », le non-réalisé d'une nature considérée comme de l'être amorphe. L'inné n'est donc pas né, pas réalisé, mais l'inné n'est pas rien, c'est quelque chose qui a enregistré l'être empêché, ainsi devenu le « totem inné de l'homme » : tel est le savoir qui précède celui de la scolarisation, qu'Antonin Artaud sup-

⁵ Sur ce point, nous renvoyons à P. Lacoue-Labarthe, *La fiction du politique*, Paris, C. Bourgois – Détroit, 1988 ; Heidegger, « Lettre sur l'humanisme », in *Questions III et IV*, Paris, Gallimard – Tel, 1990 ; et notre article : « L'Anti-humanisme », in (sous la dir. de M. Alizart) *Fresh théorie 2*, Paris, Leo Scheer, 2006.

⁶ A. Artaud, *O. C.*, t. I*, p. 9. Voir aussi : « le Peyotl c'est L'HOMME non pas né mais INNÉ » [T, 37].

⁷ « J'étais vivant / et j'étais là depuis toujours [...]. Je reconstruirai l'homme que je suis » [Q, 1581].

pose aux enfants, qui « savent quelque chose jusqu'au jour où on les envoie à l'école. / À partir du jour où ils ont été mis entre les mains d'un professeur ils oublient » écrit Artaud dans une *Lettre aux recteurs des universités européennes*⁸. Mais l'enfant, soutient Artaud, n'a pas attendu la scolarité pour posséder un savoir : « l'enfant de six ans qui entre pour la première fois dans une école aurait beaucoup à apprendre à son maître présumé si celui-ci savait avoir la sagesse et l'honnêteté de croire qu'il y a [à] apprendre quelque chose de la conscience d'un nouveau-né. / Mais quel est le maître d'école qui aura le bon esprit de mettre un jour la clef sur la porte et d'aller se mettre à l'école des futures naitivités ».

Quel « maître » ? Un Socrate peut-être, et encore, le terme de maître serait particulièrement mal choisi. C'est dans le *Ménon* que Platon développe la thèse du savoir comme « ressouvenir », un savoir remontant à une époque où l'homme « n'était pas encore un homme » (85d – 86a). Ce ressouvenir est une manière d'apprendre de soi « sans aucun maître » (85b – 85d). Si tant est que l'on puisse tout de même trouver celui qui sera capable de faire accoucher notre âme de la vérité, la vérité oubliée, celle que nous avons connue avant que de traverser le fleuve de la plaine du Léthé, juste avant notre réincarnation (*La République*, X). Pas de « maître de vertu » donc, pour Socrate comme pour Artaud – mais surtout pas de réincarnation pour Artaud, car se réincarner serait « comme si naitre puait depuis longtemps la mort » [Q, 1563]. Pour Artaud, et non pour Socrate, c'est bien de *cette* vie dont il faut se souvenir, et non d'une vie antérieure. Mais il faut bien pour tous deux se débarrasser de l'« ignorance infuse ». En attendant, l'école aura pour fonction de donner corps à cette ignorance, à cet oubli en ce sens,

⁸ A. Artaud, *O. C.*, t. XXII, Paris, Gallimard, 1986, p. 299.

par l'enseignement d'un savoir. De telle sorte que Marguerite Duras pourra faire dire à l'un de ses personnages, dans *La pluie d'été* : « Je n'aime pas l'école, car à l'école j'apprends des choses que je ne sais pas ». Et c'est comme cela que nous entendons la folie d'Artaud, c'est la folie du savoir empêché par un Savoir, c'est l'impossible réminiscence de l'Occident. Dire que les enfants savent avant que de savoir est une façon de dire que la thèse occidentale relative au statut informe de l'étant est de l'ordre d'un déni ontologique, qui lui donne l'assise métaphysique nécessaire et suffisante pour justifier la transformation de tout ce qui est en fonction des objectifs décidés.

La stratégie d'Artaud aura été d'écrire « pour des analphabètes » [O. C., I*, 10], au sens que Deleuze a pu donner à cette expression : à la place de. Non pas au sens de porte-parole mais : en lieu et place, à la place même où le manque d'alphabet doit se dire, se ressouvenir. Et oublier vraiment, après être sorti de l'oubli faux qui infuse l'ignorance, enfin. Enfin devenir inactuel.

La leçon d'Antonin Artaud

L'inné, ce n'est pas une sinécure. Ce n'est pas une situation enviable. Artaud a beau nous dire qu'avant de naître et devenir tels que nous sommes aujourd'hui nous étions immortels, cela ne nous enchante guère. Et c'est tout à fait légitime, car l'immortel, pour Artaud, ne se fonde en définitive qu'en opposition à la sale mort que nous promettent nos sociétés occidentales, la mort dans l'âme instituée qui prévient la vie d'être une vie digne de ce nom, où l'on pourrait ne serait-ce que manger à sa faim, selon ses besoins – selon la ligne politique essentielle d'un communisme des corps, qui abolirait la faim calculée, qui exproprierait les expropriateurs.

Ainsi l'inné se parle toujours du fond d'un « totem muré » [AMo, 23], qui ne dit mot mais profère, « interjette en appel » disait Derrida, injurie et proteste parce qu'il souffre plus qu'il n'est supportable.

Conseil d'un lecteur à la fin de son parcours : n'oublie jamais l'emmuré, n'emmure jamais le Mômô dans un désir d'immortalité.

* * *

Faut-il donc, de toute nécessité, que le sort fait à la nature comme les attendus de notre culture nous conduisent invariablement vers l'inné, vers ces suicidés qui doivent se réfugier dans

l'inné pour avoir encore de quoi prétendre au corps, à leur corps ? Les suicidés sont-ils les dommages collatéraux de notre civilisation, quelque chose d'inévitable ?

Question piège : si l'on dit oui, voici justifiée l'injustice ; si l'on dit non, c'est promettre d'une manière ou d'une autre la fin du Mal – ce qu'Artaud ne cherchait pas. Artaud soutenait pourtant la différence essentielle entre un mal nécessaire, terriblement « cruel », et quelque chose de plus contingent, lié à des décisions, des abstentions et des actions. Oui, Artaud politique, Artaud exigeant de tout reprendre, tout recommencer ou presque, Artaud définissant les contours d'une révolution sans précédent.

Artaud politique – même si cela n'a rien d'évident ; c'était pourtant notre pari, notre hypothèse de lecture, et l'on peut désormais abattre nos cartes, pourtant transparentes : l'envoûtement, c'est un nom pour la politique. Et le terme de « politique » se justifie pour nous en ceci que ce que nous permet de comprendre Artaud, c'est la contingence d'une civilisation. Une civilisation agit comme structure, et la structure comme esprit ; il n'en reste pas moins vrai qu'une structure est l'état refroidi d'un événement, et qu'Artaud nous aura appris à nous méfier de l'esprit. Il n'y a rien de fixé dans le rapport de la culture et de la nature, c'est l'anthropologie qui nous le dit, et il nous faudra, ailleurs, en traiter.

Pourtant, le problème fondamental n'est pas là, ce n'est pas seulement un problème épistémologique mais un enjeu pratique : la contingence d'une civilisation semble trop lourde pour être changée. En finir avec le « jugement », c'est TOUT changer. A-t-on jamais pensé une révolution aussi exigeante ? Aussi – impossible ?

C'est sans doute ce qu'a vu Artaud, « ce désespéré qui vous parle » (P. Thévenin). Pas de désespoir plus profond. Pas de soin possible. Il faut nous faire à l'idée de cette perte.

*Mais quoi – écoutez-le l'emmuré, le parasite cosmopolitique
avec une cohorte de vampires à ses trousses, combattant l'Armée
Virtuelle des Morpions associés dans le seul but d'instaurer les
pouvoirs de l'Esprit Universel, la Noosphère Panéconomique, la
Capitalobulle,*

*écoutez-le rugir de quoi dépasser en décibels les jugements re-
latifs à l'impossibilité d'en finir avec les jugements,*

*de quoi parler à la place de l'animal abjecté dans les Camps de
l'agro-alimentaire,*

*de quoi convoquer les corps colonisés à la place qu'on leur a ex-
torquée,*

*prêtez donc l'oreille à son cri de ralliement :
envoûtés de toutes les espèces, munissez-vous
de gris-gris,*

désertez, magiciens de la désobéissance civique !

Et revenez en force.

Bibliographie

ŒUVRES D'ANTONIN ARTAUD

50 dessins pour assassiner la magie, préface d'Evelyne Grossman, Paris, Gallimard, 2004.

L'Ombilic des Limbes, Paris, Gallimard – Poésie, 1988.

Le théâtre et son double, Paris, Gallimard – Idées, 1977.

Les Tarahumaras, Paris, Gallimard – Folio Essais, 1987.

Nouveaux écrits de Rodez, Paris, Gallimard – L'Imaginaire, 1994.

Œuvres, Paris, Gallimard – Quarto, 2004.

O.C., t. I*, Paris, Gallimard, 1984.

O.C., t. II, Paris, Gallimard, 1980.

O.C., t. V, Paris, Gallimard, 1979.

O.C., t. VII, Paris, Gallimard, 1982.

O.C., t. IX, Paris, Gallimard, 1979.

O.C., t. XII, Paris, Gallimard, 1974

O.C., t. XIII, Paris, Gallimard, 1983.

O.C., t. XIV**, Paris, Gallimard, 1978.

O.C., t. XX, Paris, Gallimard, 1984.

O.C., t. XXII, Paris, Gallimard, 1986.

O.C., t. XXIII, Paris, Gallimard, 1987.

O.C., t. XXVI, Paris, Gallimard, 1994.

Suppôts et supplications, Paris, Gallimard – Poésie, 2006.

AUTRES OUVRAGES

- Baudrillard J., *L'échange symbolique et la mort*, Paris, Gallimard, 1976.
- Curnier J.-P., *À vif*, Paris, Lignes – Manifeste, 2006.
- Derrida J., *Artaud le Moma*, Paris, Galilée – Écritures/figures, 2002.
- « Forcener le subjectile » in P. Thévenin, J. Derrida, *Antonin Artaud, Dessins et portraits*, Paris, Gallimard, 1986.
 - *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil – Points, 1979.
- Foucault M., *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard – Tel, 1975.
- Freud S., *Métopsychoanalyse*, Paris, Gallimard – Folio Essais, 1986.
- *Le mot d'esprit et sa relation avec l'inconscient*, Paris, Gallimard – Folio Essais, 1992.
- Grossman E., *Artaud, « l'aliéné authentique »*, Lei Scheer – Farago, 2003.
- Heidegger M., « Lettre sur l'humanisme », in *Questions III et IV*, Paris, Gallimard – Tel, 1990.
- Lacoue-Labarthe P., *La fiction du politique*, Paris, C. Bourgois – Détroit, 1988.
- Latour B., *Petite réflexion sur le culte moderne des dieux faitiches*, Paris, Les Empêcheurs de Penser en Rond, 1996.
- Lindqvist S., *Exterminez toutes ces brutes*, Les Arènes, 2007.
- *Terra nullius*, Paris, Les Arènes, 2007
- Lotringer S., *Fous d'Artaud*, Paris, Sens & Tonka, 2003.
- Mèredieu (de) F., *Antonin Artaud, portraits et gris-gris*, Paris, Blusson, 1984.
- Neyrat F., « L'Anti-humanisme », in (sous la dir. de M. Alizart) *Fresh théorie 2*, Paris, Leo Scheer, 2006.
- *Le rapport occidental* (à paraître in *Naoki Sakai*, Routledge, 2008).
- Nietzsche F., *Ecce Homo*, Paris, Mille et une nuits, 1996.
- Pignarre P. et Stengers I., *La sorcellerie capitaliste – pratiques de désenvoûtement*, Paris, La Découverte, 2005.
- Rey J.-M., *La naissance de la poésie*, Paris, Métailié, 1991.
- Said E. W., *Culture et impérialisme*, Paris, Le Monde Diplomatique/Fayard, 2000.
- Sartre J.-P., préface à l'édition de 1961 de F. Fanon, *Les damnés de la terre*, Paris, La Découverte – Poche, 2002.
- Tournaux, M., et Monjot, J., *Antonin Artaud – la Question de l'être*, Coeuvres-et-Valsery, Ressouvenances, 2006.
- Žižek S., *La subjectivité à venir*, Paris, Climats – Sisyphe, 2004.

Table des matières

Parasite parasité	7
L'envoûtement occidental	13
Essai sur les données immédiates de l'Occident	17
De l'envoûtement	27
L'occulte n'existe pas	39
Conjurations	45
Faire face et donner corps	51
La police ultra-moderne d'une société prostituée	61
La leçon d'Antonin Artaud	71
<i>Bibliographie</i>	75

Image à p. 59 :

Antonin ARTAUD, *Couti l'anatomie*

Crayon et craies de couleur sur papier

Localisation : Paris, musée national d'Art moderne – Centre Georges Pompidou

© ADAGP, Paris 2009

© Photo CNAC/MNAM, Dist. RMN / Christian Bahier / Philippe Migeat

DANS LA MÊME COLLECTION :

Gabriela Basterra, *Séductions du destin*

Gérard Bensussan, *Éthique et expérience. Levinas politique*

Boyan Manchev, *La métamorphose et l'instant*

Jean-Luc Nancy, *Le poids d'une pensée, l'approche*

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer
pour le compte des éditions de La Phocide
par l'imprimerie CDSLibri à Milan en décembre 2008.

Imprimé en Italie
Dépôt légal : janvier 2009
ISBN : 978-2-917694-09-1